12-8/69

à J. Firmery
en cordial souvenir
Aug Angellier

DANS LA
LUMIÈRE ANTIQUE

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur papier du Japon,
25 exemplaires sur papier de Hollande.

Ces exemplaires sont numérotés.

AUGUSTE ANGELLIER

DANS LA LUMIÈRE ANTIQUE

LES ÉPISODES (*Seconde partie*).

LE LIVRE DES SAGESSES.

LE LIVRE DE CLIO. — LUCTUS MATRIS.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Boulevard Saint-Germain, 79

—

MCMIX.

A

LA MÉMOIRE

DE

MON ONCLE

EUGÈNE LACOUR

QUI

M'A MONTRÉ

LES CHEMINS ET LES SENTIERS

DU

PAYS BOULONNAIS.

A. A.

LE LIVRE DES SAGESSES.

LE VOYAGEUR.

Sois comme un voyageur las d'une longue route,
Lorsqu'il arrive au bord de la mer qu'il écoute
Depuis longtemps gémir d'un soupir grandissant ;
Ses reins sont douloureux, et ses pieds sont en sang,
Ses genoux sont roidis par l'effort de la marche ;
Courbé comme celui qui passe sous une arche,
Les yeux ternis du long défilé du chemin,
Il se meut avec peine, à pas traînants ; sa main
Trouve lourd le bâton sur lequel il s'appuie ;
Son visage est couvert de sueur qu'il essuie
En abaissant son front jusqu'à son bras plié.
Le départ du matin allègre est oublié,

Et le salut aux bois scintillants de rosée ;
Dans la sombre lueur déjà verte et bronzée
Où les chênes confus mêlent leurs rameaux noirs,
L'homme sent en son cœur la vanité des soirs.
Mais lorsque, descendant des rochers sur la grève,
Il voit la mer, immense et douce comme un rêve,
Emplir tout l'horizon de son calme infini
Que le soleil mourant de sa clarté bénit,
Il jette son bâton, son sac, sa gourde vide
Qui n'a plus, dès longtemps, rien pour sa lèvre aride,
Il ôte son manteau déchiré par le vent,
Et dont il voit les trous paraître en l'enlevant,
Il défait sa ceinture et ses lourdes sandales,
Et nu, se redressant, dans les ondes lustrales
Qui lavent la sueur, la poudre des chemins,
Il s'avance, et prenant de l'eau dans ses deux mains
Verse la pureté du sel sur son visage.
Dans ses membres meurtris expire le voyage,
Et, baigné jusqu'au cœur d'un repos solennel,
Il va vers le soleil comme vers un autel.

Ainsi, lorsqu'accablé, vaincu par la fatigue,
Las du goût du froment, du vin et de la figue,

Las d'avoir cheminé du rêve et de l'espoir,
Par la haine et l'amour, vers l'acte et le vouloir,
Sentant s'humilier tes épaules moins hautes,
Et portant sur ton cœur la poussière des fautes,
Tu voudras te laver de ton humain effort,
Entre résolument dans les flots de la Mort.

PIERRE TOMBALE.

Sur la pierre tombale étroite, lourde et morne,
Sans acanthe, ni fleurs, mais pareille à la borne
Qui sépare les champs de la Vie et la Mort,
L'ouvrier a sculpté, d'un ciseau rude et fort
Dont le travail rigide et dépouillé s'ajuste
A ce marbre indocile, au grain austère et fruste,
Un squelette gisant, au visage camus ;
Et puis il a tracé ces lignes au dessus :
« O passant, peux-tu voir, en voyant ce squelette,
» Si celui qui, sous moi, dort dans l'ombre secrète
» Fut le hideux Thersite ou le charmant Hylas ? »
Et personne ne peut le deviner, hélas !
Et le passant poursuit son chemin, dans un rêve
Où toute chose humaine est chétive, humble et brève.

DEUX INSCRIPTIONS POUR UN AUTEL DE L'ESPÉRANCE.

I.

à Gabriel Sarrazin.

Honore l'Espérance ! Elle est la bienfaitrice
Dont les doigts lumineux pansent la cicatrice
Que laisse à notre chair notre dernier malheur ;
Elle empêche les flots pressés de la Douleur
D'être ininterrompus ; elle est le gué du fleuve,
Par lequel nous gagnons une autre rive neuve,
Différente de celle où nous pleurons assis .
Echappés un instant à nos pâles soucis,
Nous courons nous ébattre aux fraîcheurs de prairies
Où nous pouvons cueillir des guirlandes fleuries
Qui parfument nos mains et caressent nos yeux.
Quand il faut revenir sur le bord douloureux,

Nous rapportons du moins, de ces eaux traversées,
Des membres moins meurtris, des âmes délassées,
Capables de reprendre, et presque de chérir,
Sous les cieux trop fermés, leur tâche de souffrir.
Elle donne à nos cœurs, de l'une à l'autre peine,
L'espace d'un repos ; elle rend moins certaine
Notre angoisse, mélange un doute à notre ennui.
Son souvenir, parfois, est plus fort que celui
Des tourments supportés, qui deviennent un songe ;
L'inflexible réel est moins que son mensonge,
Et son charme survit aux vérités du sort.
N'advient-il pas aussi, mortel, que son essor
Amène les clartés dont elle est l'hirondelle,
Et que son léger vol, nous demeurant fidèle,
Au lieu de sa promesse apporte le bonheur ?
C'est elle aussi qui donne aux souhaits leur ferveur,
Aux amours leur audace, aux efforts leur constance.
Et c'est pourquoi, mortel, honore l'Espérance !

II.

Redoute l'Espérance ! Elle est la messagère
Qui précède les Maux, et dont la main légère

Sollicite nos cœurs à les mieux ressentir.
Sans elle, les chagrins viendraient s'appesantir
Sur des cœurs résignés et bientôt impassibles.
Des coups trop continus tomberaient moins terribles
A ceux que l'habitude incessante du mal
Durcirait contre lui ; son poids toujours égal
Pèserait moins, alors qu'il ne saurait surprendre.
La perfide Espérance, en nous laissant attendre
Les vains bonheurs brodés sur son voile menteur,
En mollissant nos sens sous sa feinte douceur,
Interrompt notre effort et notre accoutumance,
Et nous livre surpris, séduits et sans défense,
A son complice obscur derrière elle caché.
Dans le morne vouloir où l'homme retranché,
Sachant qu'il doit souffrir, à son destin se hausse,
Elle vient le chercher ; sa main charmante et fausse
Lui présente des fleurs ; lorsque, pour les saisir,
Lâchant le bouclier qui devait le couvrir,
Il avance les doigts vers leur gerbe trompeuse,
Siffle le javelot, qui dans l'aisselle creuse
Frappe et vibre enfoncé sous le bras désarmé.
Elle fuit un instant, d'un grand vol alarmé
Qui semble effarouché de l'embûche traîtresse,
Mais, bientôt reparue, elle reprend sans cesse

Sa fourbe entente avec le Destin ténébreux.
Ainsi, la cruauté savante de ses jeux
En nos cœurs fatigués rajeunit la souffrance.
Et c'est pourquoi, mortel, redoute l'Espérance!

CONTRE L'OURS.

Regarde le danger, d'où qu'il te vienne, en face !
Quand l'ours est devant toi, ne cherche pas sa trace !
Lance ton javelot, si tu l'as avec toi !
Si tu l'as, par malheur, oublié sous ton toit,
Tire ton coutelas, et que ta main soit sûre !
Et si ton coutelas n'est pas à ta ceinture,
Ne perds pas cœur : avant qu'il puisse t'approcher,
Fracasse lui les dents d'un morceau de rocher !
Si tu n'en trouves pas, ramasse la poussière,
Jette la des deux mains, aveugle sa colère ;
Peut-être un seul instant doit te sauver encor !
Et si, n'ayant plus rien que l'inégal effort
De tes bras désarmés contre sa lourde étreinte,
Tu te sens pris par lui, surmonte encor la crainte ;
Défends-toi ! Défends-toi, tant que ton cœur battra,
Et crève lui les yeux, quand il t'étouffera !

LE DOUBLE HERMÈS.

à Auguste Penjon.

Cet hermès bifrontal supporte deux visages
Par la nuque accolés : ce sont ceux de deux sages
Qui pensaient avoir vu, chacun, le fond de tout.
L'un, se haussant le front et se gonflant le cou,
Retirant sur ses dents ses lèvres retroussées,
Les yeux bridés, mi-clos, les narines froncées,
Eclate en large rire insolent et moqueur.
Quels que soient le courroux, la tristesse ou l'aigreur
Du ciel, que les humains lui montrent des spectacles
Lamentables de sang, de honte et de débâcles,
Que la panique accoure avec des cris d'effroi,
Que les morts devant lui passent en noir convoi,
Indifférent à tout, il continue à rire ;
Et même l'on dirait que le malheur inspire

A sa réjouissance un plus fougueux accent.
Son visage est tourné vers le soleil baissant.
Celui de l'autre sage est tourné vers l'aurore,
Il a le morne aspect d'un homme qui déplore
Une calamité ; son front est lourd et bas
Comme sous un fardeau dont il est toujours las ;
Son sourcil est crispé par un chagrin tenace,
Son œil est affligé ; les lignes de sa face
Tombent des deux côtés en ornières de pleurs ;
Sa bouche qui se tord sur d'amères saveurs
Baisse des coins dolents où s'unissent ses larmes.
Quels que soient la gaîté, la douceur et les charmes
Du ciel ou des tableaux qui s'offrent devant lui,
Quand aux sons de la flûte un cortège conduit
Près de l'époux heureux la fiancée heureuse,
Quand joue une jeunesse allègre et vigoureuse,
Quand défilent les chars ramenant les moissons,
Quand la vendange passe en dansant ses chansons,
Quand le navire au port rentre sur un flot calme,
Quand le vainqueur des Jeux revient avec sa palme,
Il pleure ; et plus la joie éclate sous ses yeux,
Plus il semble navré, plus son regard est creux,
Plus sa bouche se tire et durcit. Philosophe
De la désespérance et de la catastrophe,

Urne d'un flot amer qui jamais ne tarit!

Le nom de chacun d'eux sous son buste est inscrit:
Le premier, Démocrite; et sa patrie, Abdère.
Ayant jugé le monde et l'homme, il considère,
Dans le détraquement de l'absurde univers,
Que tout est si manqué, si fantasque et pervers,
Tout jeté, pêle-mêle, en telle incohérence,
Il accuse les Dieux de tant d'impertinence
D'avoir osé montrer leur œuvre saugrenu
Au regard le plus simple et le plus ingénu,
Que le moindre mortel, à moins de les maudire,
De leur inepte essai doit se hâter de rire.
Et c'est pourquoi, ce rire, au lieu de cesser, croît
Devant plus de désordre et plus de désarroi.
Le second, Héraclite; Éphèse, sa patrie.
Il a jugé le monde aussi; sa théorie
Est que tout est rempli d'angoisse et de chagrin,
Comme en la coupe d'eau se mélange le vin;
La lèvre ne peut pas prendre une seule goutte
Sans un goût de tourment, de tristesse et de doute;
L'homme n'est qu'un enfant qui joue avec des dés
Qu'un Destin malveillant par avance a fraudés,

Il ne peut amener que des coups de malchance.
C'est le déchiffrement d'une atroce sentence
Que la vie ; on la lit dès l'heure où l'on paraît,
Et la mort est le mot qui termine l'arrêt.
Les jours et les instants en sont les caractères.
Puis, le rouleau fini, de menaçants mystères
Nous attendent plus loin ; l'inquiétant Trépas,
Quand le Sort assouvi nous rejette en ses bras,
Nous entraîne peut-être à bien d'autres épreuves,
Et, comme les poissons, nous ne changeons de fleuves
Que pour nager toujours dans des flots plus affreux.
Il sied donc que le sage entretienne ses yeux
A pleurer d'âcres pleurs ; il sied qu'il accoutume
Sa bouche à savourer le sel et l'amertume ;
Et plus il voit de joie, et plus il doit pleurer
Sur ceux que cet appât ne sert qu'à mieux leurrer.
Des deux penseurs duquel accordes-tu la thèse,
Ou du rieur d'Abdère, ou du pleureur d'Ephèse ?

— Ni de l'un ni de l'autre, et pourtant de chacun
Je voudrais prendre un peu, pour l'instant opportun ;
Au rire du premier, qui mord et qui déchire,
Je prendrais ce qu'il faut pour former un sourire

Dont ma lèvre userait envers les orgueilleux ;
Des larmes du second, je voudrais que mes yeux
Aient la tristesse, assez pour être pitoyables,
Pleins de compassion et de plainte, et capables
De voir tout ce qui souffre, avec peine et bonté ;
Mais, plus haut, je voudrais, dans sa sérénité,
Sur la bouche ironique et sur le regard tendre,
Un impassible front, pour attendre et comprendre.

UNE ÉPITRE
D'ICCIUS
A FUSCUS ARISTIUS

I.

à Maurice Barrès.

Tu m'as écrit, ami, pour me plaindre de vivre
Loin de la Grande Ville où dès longtemps tu vis ;
Ta lettre m'est venue inviter à t'y suivre,
En mots affectueux qui doublaient ton avis.

J'ai pris amusement à voir, dans ton éloge,
Les spectacles d'orgueil, de luxe sans rival
Qui font que ta cité, sans l'usurper, s'arroge
Sur le monde incliné son titre impérial.

Tu rapportes encor comment, dans sa richesse,
Passent tes jours heureux et toujours plus épris,
Non sans dédain pour ceux que leur simple rudesse,
Ou sans pitié pour ceux que leur sort tient proscrits

Du seul lieu dans lequel le savant et l'artiste
Ont leur labeur possible et leur nom consacré ;
Et par le zèle ardent de tes tableaux j'assiste
Aux plaisirs dont tu veux m'inspirer le regret.

Tu mènes tes loisirs parmi des colonnades
Aux fûts de granit rose ou de marbre africain,
Qui, par double rangée affrontant leurs arcades,
Prolongent chaque voie en portique hautain.

Tu vois tous les trésors qu'étale le Commerce,
Bronzes, tissus, tapis, meubles coûteux, bijoux,
Qui, de la fantaisie affolée ou perverse
A l'art grave et correct, sollicitent les goûts.

Tu vois, dans les jardins, se presser une foule
Qui mêle à notre accent des parlers étrangers ;
Tes yeux prennent plaisir, dans ce flot qui s'écoule,
Au perspicace jeu de regards passagers.

Des premiers, tu peux lire au pilier du libraire
Le livre qui sera fameux pendant un mois ;
Tu vois passer Varron, tu vois passer Glycère ;
Tu montres le tribun qui trafiqua des lois.

De même tu connais pour quelle courtisane
L'illustre, austère et vieux Scaurus a divorcé,
Tandis qu'une province ignorante et profane
Ne sait encor de lui que son renom passé.

Tous les soirs, à ton gré, tu peux dans un théâtre
Voir les débuts d'un mime ou d'un comédien ;
Et tu prends en pitié celui qui, près de l'âtre,
Sous la lampe, à lui seul, relit un drame ancien.

Si quelque nouveau marbre arrive de la Grèce,
Serein malgré les coups des hommes et des ans,
On t'aperçoit parmi la troupe qui se presse
Autour du jeune athlète aux regards méprisants.

Il t'est possible aussi, pour de nobles études,
De puiser aux greniers sacrés où le savoir
Est sauf dans la poussière et les désuétudes,
Et d'aller, tout le jour, pieusement t'asseoir

Dans le recueillement des salles taciturnes
Où ce qui palpitait en d'illustres esprits
Se garde respecté, comme dans autant d'urnes,
En l'airain, le porphyre ou l'or de leurs écrits.

Je ne suis pas très sûr pourtant que tu le fasses,
Bien que pouvoir le faire ait un attrait pour toi ;
Tes désirs de travail sont plus vifs que tenaces,
Et tes jours dispersés ont ailleurs trop d'emploi.

Ainsi, non sans dédain de maint sort plus modique,
Tu vantes les attraits, les plaisirs, les grandeurs
De ta cité de marbre à nos cités de brique ;
Et tu ne comprends pas qu'on vive heureux ailleurs.

II.

Pour moi, comme disait un sage ancien, j'habite
Une petite ville, et volontiers m'y tiens,
De peur qu'elle ne soit encore plus petite ;
Et j'y passe des jours que je préfère aux tiens.

Elle est sur sa colline ; on voit de sa muraille,
Sa défense autrefois, sa parure aujourd'hui,
La campagne paisible, et la mer qui tressaille
D'or clair sous le soleil, et d'argent sous la nuit.

Son port est à ses pieds, où des barques de pêche
S'amarrent contre un quai dont les basses maisons
Ont toutes à leur porte un filet brun qui sèche ;
Leur seuil est parsemé d'écailles de poissons.

Des navires parfois viennent d'autres contrées,
Avec des matelots au regard noir ou bleu,
Qui débarquent leurs bois ou chargent des denrées ;
Au jour baissant, le phare allume un œil de feu.

Dans ma ville, il est vrai, chaque rue est étroite,
Un âne y passe mieux qu'un chariot à foin ;
Je ne crois pas que plus d'une seule y soit droite,
Et c'est, pour l'avouer, qu'elle ne va pas loin.

Mais les vieilles maisons ont toutes leur visage,
Quelque chose d'humain sur chacune est resté ;
La fatigue d'un long et courageux usage
Donne comme un maintien à leur simplicité.

La campagne qui vient encor jusqu'en la ville
Y laissa les vieux pins, les ormes de jardins
Où le passant est rare, où, sur le banc tranquille,
L'ombre est tiède les soirs et fraîche les matins.

Je vois autour de moi, dans sa forme première,
Le travail nourricier, transmis par les aïeux ;
Je vois le laboureur prolonger la lumière
De son sillon luisant qui naît entre ses bœufs ;

J'admire la moisson, et, sur l'aire battue,
J'écoute le sourd bruit régulier du fléau ;
La jeune lavandière, à genoux, mi-vêtue,
Secoue et tord son linge au courant du ruisseau ;

Des femmes, sur le seuil, sont à tisser leur toile,
Et les grands portefaix lèvent des sacs de grains ;
Un bateau, près du quai, hausse ou baisse sa voile
Dont la secousse suit la chanson des marins ;

Un autre sort du port au lourd effort des rames,
Jusqu'au point où l'on voit son beaupré s'ériger
Et montrer tout le pont, sur les premières lames ;
Alors il part soudain, s'inclinant et léger.

Les hommes ont un corps vif, alerte et robuste,
Les filles au dos droit portent de fermes seins
Sur la courbe élégante et souple de leur buste,
Et leurs poses toujours forment de beaux dessins.

C'est la beauté qui naît des actes de la vie,
Non celle qui s'isole et craint le mouvement,
S'élabore de soins, et veut être servie
Par l'artifice creux et vain du vêtement.

Qu'on mène vos beautés fameuses sur la grève
Où les filles d'ici dévoilent leur blancheur
Pour se jeter au flot joyeux qui les soulève,
Et tu verras quels corps choisira le sculpteur !

Mon œil qui, tu le sais, aime la forme humaine
Est plus près du modèle et des sources de l'art
Que dans la large voie où la femme promène
Sa démarche factice et l'éclat de son fard.

Un petit monde y vit, ni très pauvre, ni riche,
Peinant de jour en jour, de l'enfance au déclin ;
Les heureux ont leur champ, leur maison, leur péniche,
Les autres leur chaumine et leur baril de vin.

Il est assez nombreux pour qu'on puisse y voir naître
Toutes les passions, leurs fougues, leurs calculs,
Celles dont le vouloir a cessé d'être maître,
Et celles qu'il nourrit au fond d'obscurs reculs.

Je ne me sens pas seul, je vois moins de visages,
Mais je les connais mieux, je les puis lire, et sais
Les secrets changements que les divers usages
De la vie, inquiets, généreux ou mauvais,

Ont tracés sur des fronts dont j'ai vu la jeunesse :
Ceux qu'a mieux modelés l'effort, durcis l'orgueil,
Ceux qu'a flétris le vice, alourdis la paresse,
Embellis la candeur ou ravagés le deuil.

Les hommes ne sont pas des passants que devine
Un trait de conjecture aussitôt effacé,
Des masques qu'un hasard assemble et dissémine,
Et que l'esprit ignore après qu'ils ont passé.

J'ai suivi leur histoire, et puis dire le thème
Sur lequel le Destin, leurs actes ont écrit
Le drame pour les uns, pour d'autres le poème
Qui fait briller leur face ou bien qui l'assombrit.

Et j'en connais aussi qui mènent une vie
Brave, humble et haute, avec tant de simplicité
Qu'ils ignorent, au bout de la route suivie,
Qu'ils ont vécu d'honneur, et semé la bonté.

Ainsi je lis plus loin dans la nature humaine,
Parmi ces pauvres gens que je vois tous les jours,
Que toi, dans cette foule innombrable, incertaine,
Qui ne t'offre, aux remous heurtés des carrefours,

Que fragments et qu'instants d'un rapide passage,
Et, dans l'écoulement d'un tumulte confus,
Pousse, montre, reprend, mêle, offusque et dégage
Des visages sans nom que tu ne verras plus.

L'œil excité s'amuse à ces jeux de surprise,
Mais, tandis qu'il s'en blase il en prend le besoin,
En secousses sans fil il éparpille et brise
Son désir de voir juste et de voir avec soin.

Combien m'en apprend plus cette vieille qui passe
Toujours à la même heure avec son vieil époux :
Sur leurs traits familiers et pareils je retrace
Tout un passé d'amour que l'âge a laissé doux ;

Ou cet habituel mendiant qui m'apporte
Son visage avili qui fut jadis hautain,
Et son maintien déchu quand, au seuil de la porte,
On lui donne l'obole et le morceau de pain ;

Ou cette jeune femme isolée en son rêve,
Dont je sais quel chagrin a creusé les beaux yeux ;
Ou cet homme au pas brusque, aux mots brefs, qui relève
Vers son antique éclat le nom de ses aïeux.

Ainsi, sur tous ces traits pleins de cendre ou de flammes,
Je sais ce qui les brûle ou ce qui les éteint ;
A travers les regards je discerne des âmes,
L'état des volontés et l'œuvre du Destin.

Oui ! Si le Ciel m'avait créé pour les écrire,
Je trouverais ici le drame aux âpres pleurs,
La comédie allègre, heureuse de son rire,
Et le récit divers qui se plaît aux humeurs,

Mieux qu'en la multitude étrange et toujours neuve
Qui roule un même flot avec un même bruit ;
Je connais mon ruisseau. Mais connaît-on un fleuve ?
Et mon ruisseau contient tout un ciel, comme lui.

III.

Sans doute, je n'ai pas — mon seul objet d'envie ! —
Le bonheur d'admirer tous ces trésors de l'Art,
Sculptures ou tableaux, dont la Grèce asservie
Pleura l'inexpiable et l'immense départ.

Des débris de son œuvre elle a paré le monde,
Et des peuples entiers ne connaissent le beau
Que par ces fragments pris à sa terre féconde :
C'est son génie éteint qui leur sert de flambeau.

Là-bas, vous possédez ses vases, ses statues,
Tout un peuple de bronze et de marbre aux purs corps,
Héros, athlètes nus, déesses revêtues
De beaux plis pleins du vent des sublimes essors.

Lorsque dans ta Cité, parfois, je viens moi-même,
Après qu'on a pressé l'olive et le raisin,
Quand maint triangle noir de cigognes parsème
Le ciel qui n'est plus d'or sans être encor d'airain,

Je porte ma ferveur, ma piété, mon culte
A ces Dieux près de qui les autres sont chétifs,
Et l'admiration dans mon esprit exulte,
Comme brûlait l'encens dans les bronzes votifs.

Mais je ressens bientôt une mélancolie,
Leurs yeux sont douloureux et leur front attristé,
Ils vivent dans l'exil, leur joie est abolie,
La troupe d'Immortels est en captivité !

De durs centurions, ainsi que des esclaves,
Les ont pris à leur sol, à leur site natal,
Au limpide azur grec ; il faut que des entraves
Les enchaînent du pied au bloc du piédestal.

Crois-tu qu'ils fussent nés pour cette populace ?
Ils chérissaient le temple à leur nom consacré,
Leur bosquet vert, leur cap ou la petite place
Du pauvre bourg obscur qu'ils avaient illustré.

Ils ne désiraient point les yeux des multitudes,
Et si je ne sais quoi d'amical et d'heureux
Vient parfois attendrir leurs fières attitudes,
C'est qu'ils savaient le nom des fils et des aïeux.

Et ceux qui les créaient, fondeur ou statuaire,
Crois-tu qu'ils aient vécu dans ces torrents humains,
Où l'on voit, à longs flots de vice et de misère,
Le monde se ruer vers les égouts romains ?

Ils vivaient simplement dans quelque cité blanche,
Ceinte de murs prochains dont ils faisaient le tour
Avec un compagnon, quand le soleil qui penche
Fait déposer l'outil sur le travail du jour.

Ils vivaient isolés, accomplissant leur rêve
Par un effort unique, impérieux et sûr,
Sans hâter le labeur où le vrai beau s'achève,
Pour les froments sacrés attendant l'épi mûr.

Au regard des moissons de ces hommes augustes
Que produit ta cité colossale ? Un art vil
De faiseurs de bijoux et de faiseurs de bustes,
Un art dégénéré, brutal ou puéril.

Qui capte le caprice ou subit l'exigence
De barbares au goût inculte ou corrompu,
Et s'agite orgueilleux de sa riche indigence
D'où sort l'œuvre débile, et l'artiste repu ;

Ou cette architecture aux surcharges énormes,
Qui par un faste vain remplace la vigueur,
Le fin travail, l'accord innombrable des formes
Qui font d'un petit temple un type de grandeur.

J'aime mieux nos vieux murs bâtis pour un usage
Qu'ils proclament encor et qu'ils ont su remplir,
Ou notre vieux fronton si ferme que l'outrage
Qu'ont essayé les ans n'a fait que l'ennoblir.

Et lorsque je reviens, je me dis que peut-être
C'est dans la vérité, la mesure et la paix
De ce pauvre pays qu'un artiste peut naître
Et grandir par la foi de ses premiers essais.

Il trouve sous ses yeux l'existence profonde
Aux gestes primitifs et toujours admirés,
Puisque du corps humain sort la beauté du monde,
Et la beauté du corps de ces gestes sacrés.

Et je n'ai point regret non plus à l'éloquence
Des rhéteurs dont tu dis la gloire et le succès,
Où le double argument s'oppose et se balance,
Où le paradoxe enfle et distend son excès.

Ce que j'en écoutai m'a paru peu de chose;
Que l'un soit plus subtil ou l'autre plus altier,
Ce sont comédiens qui fabriquent leur prose,
Et s'habillent du drap de leur propre métier.

Comme des histrions ils passent sur des scènes.
Où sont-ils, le sais-tu? ceux qu'on applaudissait?
Où le bourdonnement importun des phalènes
Dont, ces derniers soirs chauds, ma chambre s'emplissait?

J'ai commerce aux auteurs dont la chaîne et la trame
Lassent les doigts du Temps, vieux déchireur d'écrits,
Ceux dont la voix rugit dans le masque du drame,
Dont les gradins des ans répercutent les cris,

Ceux dont les longs récits peignent la vie humaine
Du trait de la charrue au vol des javelots,
Ceux qui savent chanter sur la flute d'ébène
La peine des amours passant comme les flots.

Dans maint historien et dans maint philosophe,
Et souvent le plus vieux rejoint le plus récent,
Je détache le fil ou découpe l'étoffe
Des méditations qu'aime le jour baissant,

Qu'aime aussi ce plus ample et grave crépuscule
Qui comprend nos matins aussi bien que nos soirs,
Et marque les abords sombres du vestibule
Au fond duquel se voit la porte aux degrés noirs.

IV.

Si, dans notre humble bourg qui n'a qu'un petit temple
Garni de six piliers plutôt frustes et bas,
Un pauvre Jupiter de pierre se contemple,
Plutôt rustique et lourd, et si l'on n'y voit pas

Les images des Dieux célestes ou champêtres,
J'ai du moins leur domaine, et je vis au milieu
Des forces dont ils sont le symbole et les maîtres,
Que ce soit l'antre vert ou le firmament bleu.

Je vois la vaste mer obéir à Neptune,
Soulever ou calmer son sein noir ou doré,
Et doucement monter de la colline brune
Le croissant de Phœbé d'une étoile paré,

Et le char d'Apollon à l'essieu de lumière
Passer, qui fait sortir les fleuves des glaciers,
Et le soir au bras sombre entrouvrir la barrière
Des étables de pourpre où dorment ses coursiers.

Si je n'ai point surpris la face de l'Aurore,
J'ai vu ses doigts de rose, et je suis presque sûr
Que j'aperçus un jour galoper un Centaure
Qui rentra brusquement dans le vallon obscur.

J'entends presque parler les Dieux que je vois presque,
Et les échos pour moi complètent les reflets ;
La naïade qui tient son urne, sur la fresque,
Sous un chêne noueux habité d'oiselets,

Ravie aux murs fameux où Zeuxis l'avait peinte,
Elle épanche son eau, près d'ici, dans le bois,
Et quand je l'écoutais répandre aussi sa plainte,
Sans comprendre ses mots j'ai discerné sa voix.

Les Dieux dont vous avez conquis les effigies
Ne vous connaissent pas ; ils sont autour de nous,
Je suis dans leur mystère et dans leurs énergies,
J'assiste à leurs bienfaits et je crains leur courroux.

Et j'ai, pour agrandir certaines de mes heures,
Et pour ouvrir mon être aux fleuves éternels,
Aux apaisantes eaux des lois supérieures
Qui couvrent les roseaux de nos desseins mortels,

J'ai, pour céder mon cœur aux volontés des choses,
A l'ordre qui maintient, disperse et réunit,
Les spectacles constants pleins des métamorphoses
Et des grands glissements de tout ce qui finit.

Je vois le jeune essor des ans et leurs désastres,
L'haleine des clartés sur la lèvre des nuits ;
Chaque soir, je m'adresse à l'énigme des astres :
Le problème effrayant tracé par leurs circuits

Rien qu'en apparaissant résoud presque le nôtre,
Ou l'emporte avec lui d'un si profond recul
Qu'il change, pour des fronts d'astronome ou d'apôtre,
Le mystère du chiffre en celui du calcul.

Abandonnant mon être à ce qui se consume,
Je le sens s'éloigner par un cours ténébreux,
Réapparaître au loin dans ce qui se rallume,
Et se reperdre au fond des siècles et des cieux.

Je le livre à l'immense aventure des mondes,
Je prends l'humilité des gouttes de la mer,
Je m'exerce à noyer dans d'insondables ondes
L'étroit sens de soi-même — où l'Infini se perd.

Mon âme, consentante à ne plus se connaître,
Efface, en s'épanchant, le contour du vouloir,
Se raréfie en vie étrange ou s'en pénètre,
Se dégage du trait humain de s'émouvoir,

Conserve seulement la conscience obscure
Mais souverainement sereine d'exister,
Oublieuse du poids, du temps, de la mesure,
Et délivrée enfin du mal de redouter.

Quand elle se rassemble, après ce long voyage,
Elle a le sentiment si grave et si profond
D'être si près de rien, que c'est comme un courage
A peu considérer l'instant qui l'interrompt.

Et, sentant vaciller mon étincelle humaine
Par degrés résignée à s'éteindre bientôt,
Par une voie aisée et paisible je mène
Ma vieillesse vers l'heure obscure qui la clôt.

Ainsi, dans ma petite et tranquille bourgade
Que la nature proche entoure de douceur,
Où l'homme est moins pressé du mal qui le dégrade,
J'aurai vécu ma vie et fourni mon labeur.

Je ne partirai pas sans laisser quelques gerbes,
Et lorsque l'avenir vannera mes épis
Peut-être mettra-t-il près de chants plus superbes
Mon hommage modique aux vieux murs assoupis.

Et voilà les raisons, ami, pourquoi, moi-même,
Je plains ton propre exil dans ta vaste Cité,
Qui contient en son gouffre où tout un monde essaime,
Avec plus de rumeurs moins de réalité.

UN VIEUX GREC A SON PETIT-FILS.

O fils, sache vouloir ! Façonne toi d'abord
Des muscles sûrs et durs, un corps agile et fort,
Dont la détente soit soudaine et l'acte prompt,
Comme les arcs puissants tendus de chanvre, dont
Le bras avec lenteur doit bander le ressort,
Et dont la flèche échappe à l'œil, en son essor !
Il faut cet instrument pour que ta volonté
Se forme à le former ; puis, l'ayant exalté
Jusqu'à faire de lui son aide et son appui,
Afin qu'elle ait toujours un outil prêt en lui.
Sache endurer la soif, la fatigue et la faim,
Nager dans le torrent, marcher presque sans fin,

Courir sous le soleil et dormir sous le gel.
Mène, aussi loin qu'il peut aller, ce corps mortel
Dans l'endurcissement, l'endurance et l'effort,
Fais-en, de jour en jour, en un plus sûr accord,
L'exécuteur robuste, infatigable, adroit,
Du vouloir qui l'exerce et qui par lui s'accroît.
C'est s'approcher des Dieux, mon fils, que de savoir
Grandir la certitude en prenant sur l'espoir.

Alors, choisis un but : les grands biens, les amours.
Le pouvoir par la force ou l'or ou le discours ;
Tiens vers lui ton regard obstinément fixé.
Mets un pied assuré dans le sentier tracé
Par ton œil, de l'endroit du départ jusqu'à lui ;
Romps tout ce qui s'oppose ou tout ce qui séduit ;
Marche sans hésiter et sans te ralentir ;
Sers-toi de ta fatigue afin de t'endurcir,
Et de tes insuccès forme-toi des leçons.
Porte un cœur confiant mais fertile en soupçons ;
Sois prompt quand il le faut, s'il faut attendre, attends.
Apprends à ménager sans épargner le temps ;
Fixe-toi des repos, refuse tout arrêt ;
Garde un effort égal, mais tiens-toi toujours prêt

Pour l'effort décisif qui veut être soudain !
Cache la méfiance au cœur de ton dédain ;
Fais que, si l'on t'envie, on te craigne encor plus,
Que ta parole brève et tes yeux résolus,
Que l'assurance altière aussi de ton aspect
Tracent, devant tes pas, une aire de respect.
Sois familier avec l'image du Trépas,
O cher fils, car il n'est, tu ne l'ignores pas,
De gains puissants que ceux dont la Vie est l'enjeu.
Reste inscrutable à tous, ne fais jamais d'aveu ;
Donne, en passant, une aide à l'ami qui déchoit,
Achève un ennemi quand tu le tiens sous toi,
Celui qui se relève est deux fois dangereux,
Il coule un long regret d'un instant généreux !
Souviens-toi de ceci : les morts seuls sont vaincus,
Et les ombres du Styx ne se revanchent plus.

Sache que le succès, mon fils, est ce qui fait
La marque et le métal de la vie, et qu'elle est
Une pièce d'airain, d'argent ou d'or, selon
Que le vouloir la frappe et la chance la fond.
Et ne vois dans mes mots rien d'impie, ô mon fils,
Puisque le Dieu, prenant les hommes pour outils

D'un immense travail qui nous est inconnu,
Veut que notre effort naisse et qu'il soit maintenu
Par le vœu des mortels de s'entresurpasser !
C'est une impiété plutôt de renoncer
A l'instinct qu'il a mis le plus puissant en nous,
De courir vers la proie, à la façon des loups ;
Nous traînons son dessein en poussant nos désirs.
Et même il accomplit, à travers nos plaisirs,
Quelque chose d'obscur, de nécessaire aussi.
Il lui plaît donc le mieux celui qui réussit
A tirer de soi-même un pouvoir orgueilleux,
Dans le seul combat noble et vraiment périlleux,
Où l'homme peut trouver des hommes pour rivaux.
Va donc, et sans remords montre ce que tu vaux !

Mais avant de partir sûr de toi-même et fier,
Fais-toi forger, ô fils, une bague de fer
Qu'ayant mise à ton doigt tu porteras toujours,
Dans tes travaux, dans tes combats, dans tes amours !
Fais, dans le dur métal et d'un profond burin,
Graver le mot « Peut-être ! », afin, quand elle étreint
Ce qu'elle a convoité, brise ce qu'elle hait,
Caresse ce qu'elle aime, et d'un lointain souhait

Accomplit l'acte enfin et tient le résultat,
Que ta main, au moment qu'elle cueille ou s'abat,
Ta main sache, en l'orgueil du plus prospère effort,
Que le maître de tout, et ton maître, est le Sort!

DEVANT LE TEMPLE DE LA FORTUNE.

à Émile Hovelaque.

Le sage, enveloppé de son manteau de laine
Différent du manteau fait sur la forme hellène,
Se reposait assis sur le plus bas degré
Du temple à la Fortune Heureuse consacré.
Il entrait rarement aux divins édifices,
Même il se détournait du lieu des sacrifices
Quand les prêtres tenaient les couteaux rougissants ;
Mais si l'offrande était de fruits mûrs et d'encens,
On l'avait vu se joindre à la foule assemblée,
Sans que pourtant sa voix aux chants se fût mêlée !

On disait qu'il avait autrefois voyagé
Où nul ne se souvient qu'il ait jamais neigé,
Dans les déserts ardents où l'Arabe nomade
Poursuit, de jour en jour, sa longue promenade,

En s'éloignant des puits par ses troupeaux taris.
Il avait conservé, sur ses traits amaigris,
La marque des soleils dévorants et le hâle,
L'étrange fixité vague et toujours égale
Des regards qui vont loin du voyageur, quand, tout
S'étendant uniment sans terme, c'est au bout
Des horizons qu'il voit le danger ou la halte.
Immobile regard illimité qu'exalte
Seulement ce qui tremble et naît dans un lointain
De mirage ou de rêve, et pourtant si certain
Que, par delà l'immense et brûlante contrée,
Il semble appréhender la vision qu'il crée.
Comme leurs yeux, le cœur des hommes du désert
Loin des objets prochains s'aventure et se perd
Vers quelque chose aussi qui recule sans cesse ;
Hors du présent étroit qu'il méprise et délaisse
Il va, dans l'avenir ou par delà la mort,
Chercher quelque délice auprès duquel le sort,
Le sort de chaque jour n'est plus rien que la tente
Qu'on replie au matin et le soir on replante,
Sur l'inutilité d'un éternel chemin.
Le pays de leur songe est si loin de leur main
Qu'il est vain de vouloir la lever ou l'étendre,
Et qu'il est pour tout homme aussi sage d'attendre

Que poursuivre un bonheur qu'il ne rejoindra pas.
Ainsi désabusé, le labeur de leurs bras
Ne va qu'à ce qu'il faut pour nourrir la journée ;
Leur âme, aux merveilleux spectacles entraînée,
Déserte les corps las et dans l'ombre accroupis,
Et la vie est pour eux le morceau de tapis
Sur lequel on s'assied et sur lequel on rêve.
Le présent n'est qu'un peu de sable que soulève
Et laisse retomber le vent qui passe et fuit ;
C'est l'immortel futur devant nous reconstruit
Où, sur le cristal bleu d'une voûte nouvelle,
Brulent les lampes d'or et d'argent d'où ruisselle
Ce qui distrait le cœur du néant journalier.
Le secret de la vie est de la sommeiller,
Pour qu'elle soit toujours l'enveloppe d'un songe ;
Et rien ne nous atteint tant que l'esprit prolonge,
Dans n'importe quel coin de la réalité,
Sous un front dur, scellé d'impassibilité,
A travers des regards demi-clos, son extase
De choses où tout luit, se colore et s'embrase.
La durée est en eux obscurcie et s'éteint ;
Oublieux des instants, que l'acte seul étreint,
Ils aiment, poursuivant leurs mouvantes demeures,
Savourer l'immobile écoulement des heures.

Telle apparaît la vie aux Arabes oisifs !
Et lui, sorti du sang des Hellènes actifs,
Ingénieux, ardents, des diligents Hellènes,
Forgerons de métaux, constructeurs de carènes,
Architectes, creuseurs de mines et de ports,
Inventeurs du Gymnase où s'exercent les corps,
Qui fondèrent les Jeux comme une vaste école
D'énergie et d'effort, chez lesquels la parole
Mouvemente, amplifie, aiguise les esprits,
Si prompts que c'est, pour eux, honte d'être surpris,
Qui sont fiers de l'habile et vigilant Ulysse,
Et qui ne touchent rien que leur main n'embellisse,
Lui, fils d'un sol qu'il faut fatiguer ou choyer
Pour qu'il donne le blé, la vigne et l'olivier,
Se laissa lentement mais tout entier attraire
Aux rêves indolents d'une race étrangère.

Lorsque dans sa cité natale il reparut,
Où plus d'un jeune arbuste en grand arbre avait crû,
Et qu'avec ses amis au front creusé de rides
Il échangea d'abord ces paroles rapides
Où des hommes, depuis très longtemps séparés,
Se touchent à travers quelques sujets sacrés,

Pour savoir quel écart a mis entre eux l'absence,
Il avait aussitôt senti la dissidence
Qui, parmi tous les siens, le faisait étranger.
Mais, retardé par l'âge et las de voyager,
Il avait résolu de mourir dans sa ville ;
Elle était soleilleuse, ombragée et tranquille,
Et l'on pouvait, du môle où murmurait la mer,
Trouver un horizon comme ceux du désert,
Quoique rompu du clair affolement des voiles ;
Et puis, restaient les nuits et leur ciel plein d'étoiles.
Il vivait solitaire et néanmoins aimé ;
Il avait un sourire aisément animé,
Un accueil bienveillant, un regard ironique
Mais cordial et doux, et quand sous le portique
On le croisait, affable encor qu'un peu hautain
Etait le lent salut qu'il rendait de la main,
Car, s'il était courtois même envers un esclave,
Il gardait envers tous une dignité grave ;
Nul ne lui vit jamais un visage irrité.
Il vivait pauvrement, mais sa sobriété
Outrepassait encor la sobriété grecque :
Des olives, un fruit, un quartier de pastèque
Suffisaient aux repas du matin et du soir.
Il prenait un plaisir taciturne à s'asseoir

Sur l'un des bancs de pierre aux portes de la ville,
A contempler le flot incessant qui défile,
Entre, sort, suit la route ou se perd aux sentiers,
Voyageurs, mendiants, paysans, muletiers,
Chacun avec son air, son costume et sa marche,
Déversés ou saisis par les ombres de l'arche
Où veille, armes au mur, un groupe de soldats.
Il regardait les heurts, les conflits, les débats
Qui s'excitent sans fin aux abords d'une porte,
Sans en être ému plus que d'une feuille morte ;
Parfois il assistait à de sanglants effrois,
Sans cesser de tourner lentement en ses doigts
La fleur de grenadier qu'il portait toujours fraîche,
Car, lorsqu'il la sentait devenir molle ou sèche,
Il partait en cueillir une autre en son jardin,
Ou c'était quelquefois un rameau de jasmin.
Il jugeait librement des vanités humaines,
Et raillait le fardeau d'entreprise et de peines,
Sous lequel ses amis faisaient plier leurs jours.
Si ses propos très brefs inclinaient au discours,
C'était lorsqu'il parlait de ces œuvres futiles
Où nos ambitions, tâcheronnes débiles,
D'un effort éternel tant il est décevant,
S'acharnent à bâtir sur du sable mouvant

Quelque chose qui dure un peu plus longtemps qu'elles ;
Tous leurs affairements, tous leurs travaux, leurs zèles,
Leurs desseins exposés aux ciseaux de demain
Ne vont qu'à remuer la poudre du chemin,
Au bord duquel s'assied et réfléchit le sage,
Qui restreint son effort, ses vœux et son langage.
Et regarde, en pitié, ce passage hagard
De coureurs éperdus qui ne vont nulle part.

Il était donc assis sur les degrés du temple
Illustre où la Fortune Heureuse se contemple :
Le pied sur une roue en ivoire sculpté,
Tout son corps au léger glissement emporté,
Elle court par dessus des flots de convoitise,
Et disperse aux mortels les bienfaits qu'elle puise
Dans un pli de sa robe où naissent des trésors.
La journée est prospère à ceux qui voient son corps,
Mais lorsqu'il est permis, en déposant l'offrande,
De baiser son orteil, une chance plus grande
Accompagne l'heureux qu'elle a paru frôler :
Le coup gagnant des dés sous ses doigts vient rouler,
Son dessein s'accomplit, sa bouche persuade,
Sa moisson rentre en grange, et son navire en rade,

Il paraît oublié par le destin jaloux.
Aussi le peuple entier vient fléchir les genoux
Devant la triomphale et rapide déesse ;
Chaque matin, la foule autour d'elle se presse,
Lui présentant des vœux d'oraisons entourés,
Et laissant sur l'autel les présents consacrés
Dont ses prêtres ont dit qu'ils la rendent propice ;
Les degrés qui s'en vont vers la Dispensatrice
Sont usés plus que ceux de pas un autre Dieu.

Le sage regardait passer sous le ciel bleu,
Suivant sur la blancheur de la route leur ombre,
Ceux qui venaient prier ; il admirait leur nombre,
Et, selon leur aspect, devinait leurs soucis.
Dans sa barbe touffue et sous ses lourds sourcils
Se jouait, par instants, je ne sais quel sourire
Enigmatique et grave, et dont on n'eût pu dire
S'il était de pitié, de peine ou de dédain.
Ceux qui passaient ainsi portaient tous dans leur main
Les dons que la Déesse inconstante préfère,
Simulacres d'objets dont le destin précaire
Dépend de sa propice ou sa néfaste humeur :
Petits vaisseaux gréés ou filets d'oiseleur,

Ancres pour désigner l'espérance incertaine,
Miroirs pleins de reflets que le hasard promène,
Papillons que la main croit et ne peut saisir,
Boules de clair cristal où l'on voit l'avenir,
Tous faits d'argent ou d'or ou de substance rare.
Pour ces dons qu'ils laissaient au sanctuaire avare,
Ils pensaient recevoir des dons multipliés.
Ils ressortaient avec des fronts glorifiés,
Un pas ardent, des yeux agrandis, des mains vides
Mais qu'agitaient déjà les mouvements avides
Pour toucher et tenir le trésor accordé.
Et le sage toujours, sur le marbre accoudé,
Prenait, lorsqu'ils passaient, son étrange sourire,
Tant que l'un d'eux lui dit : « Ne veux-tu pas m'instruire
» Et me laisser savoir ce qui te fait railler
» Ceux qui posent l'offrande et vont s'agenouiller
» Devant Celle qui veille à l'humaine fortune ?
» Ta façon, à plus d'un, peut paraître importune,
» Es-tu donc incrédule au pouvoir de nos dieux ? »
Le vieillard regarda fixement dans les yeux,
Comme délibérant s'il devait prendre offense,
Celui qui lui parlait non sans impatience.
C'était un homme jeune, aux cheveux déjà gris,
Qui se mit à rougir, comme s'il eût compris

Que sa parole brusque avait été trop prompte,
Et qu'il en éprouvât, tout-à-coup, quelque honte ;
Sans que son attitude eût changé, son aspect
Parut, sur tout son être, incliner au respect,
Faisant, d'un mouvement pareil, mourir la trace
De la sévérité naissante sur la face
Du vieillard apaisé dont l'œil redevint doux.

Après qu'eut disparu cette ombre de courroux :
« Je pourrais te répondre en souriant encore ;
Dit-il, mais tu descends du temple où l'on implore
D'autant plus ardemment qu'on est plus attristé,
Et du chagrin encor dans tes yeux est resté
Qu'avec tes oraisons tu n'as point pu répandre.
C'est pourquoi je consens, ô jeune homme, à t'apprendre
Ce qui, sous mon sourire, est grave en mon esprit.
Quand j'étais jeune ainsi que toi, mon cœur s'éprit
De ces biens qu'à présent le tien poursuit sans doute,
Richesses, gloire, amours, sans qui la longue route
Qui s'ouvre et fuit devant notre départ, a l'air
D'un noir chemin ingrat écrasé par l'hiver.
Ce que je convoitais était hors de moi même ;
Au milieu du possible infini mon front blême

Était le point central d'où tout est aperçu
Sans que ce tout immense y puisse être reçu ;
J'étais comme le fou qui geint et se lamente,
Par son égarement excitant son attente,
D'être impuissant à faire entrer dans son réduit
Les champs, les bois, les prés épars autour de lui.

Plus tard, sous d'autres cieux, je fus l'ami d'un sage
Eminent chez un peuple où l'antique lignage,
Gardé loin de la mer qui mélange les sangs
Et nourrit du plus fier des cœurs de commerçants,
Dans la même existence austère, égale et rude,
Transmet l'indestructible et hautaine habitude
De vivre pauvrement à l'égal des aïeux ;
Nos fièvres n'entrent pas sous ces fronts orgueilleux.
Il parlait volontiers, comme ceux de sa race,
En propos où l'image au précepte s'enlace,
Soit dans la parabole ou le proverbe bref.
Et comme, un jour, j'avais révélé le grief
Que mon cœur conservait à la fortune ingrate
— C'était quand le palmier laisse tomber la datte,
Et des hérons volaient au ciel, venant du nord, —
Il me toucha le bras d'un doigt au cachet d'or,

Et me tint un propos qui pénétra mon âme.
Des monts lointains ceignaient d'azur sombre et de flamme
Le désert pâlissant qui pressentait le soir,
Et son discours prenait un étrange pouvoir,
Tant il semblait suffire à cet immense espace.
Je t'en dirai le sens et comme la surface,
La profondeur était en celui qui parlait,
Dans cette âme ancestrale en qui s'accumulait
La sagesse, la force et la vertu des âges,

Il disait que chacun, par de secrets partages,
Porte sa destinée attachée à son cou :
Elle part, elle arrive avec chacun, partout
Où il s'assied, s'assied, jusqu'à l'heure fixée ;
Car sur chaque destin une date est tracée.
Qu'il soit brodé de soie ou recouvert de cuir,
L'heure vient, qu'on ne peut ni connaître, ni fuir,
Où ce collier, soudain étroit, comme une sangle
Se serre autour du cou qui le porte, et l'étrangle.
Une main toujours prête et qui de l'ombre sort
S'approche, le saisit par derrière et le tord.
L'homme roule ses yeux un instant, puis sa tête
Tombe sur sa poitrine, et sa bouche s'arrête.

On lui place devant le visage un miroir,
Sous son menton tombant on lui noue un mouchoir ;
Alors, ses compagnons le portent vers la pierre
Qui ne se rouvre plus, et lorsque la prière
Qu'ils disent sur sa tombe est finie, ils s'en vont.
Tandis que dans la terre obscure il se corrompt,
Chacun va, vient, vit, chante, aime, récolte, achète.
De temps en temps, l'un d'eux, comme surpris, s'arrête
Et jette brusquement ses deux mains à son cou,
D'un geste abrupt et qui retombe en geste mou ;
Ses yeux tournent, son front s'incline et pend sa bouche.
On le roule à son tour dans un drap, on le couche
A côté de l'ami de la veille, au tombeau.
Et les autres s'en vont et chantent de nouveau,
Reprennent leurs plaisirs, leurs travaux, leurs conquêtes,
Tracassent de projets leurs âmes inquiètes,
Jusqu'à ce que l'un d'eux sente sous son menton,
Pénétrer dans sa chair l'implacable cordon,
Et crie « ah ! » en laissant retomber sa main morte ;
Et c'en est encor un qu'on lave et qu'on emporte.
Ainsi, l'un après l'autre, ils s'en vont, ils s'en vont,
Dans la nuit de la nuit, dans le sommeil sans fond,
Dans l'oubli ! Qu'ont-ils fait jusqu'à leurs funérailles ?
Pour avoir des palmiers ils ont planté des pailles,

Pour avoir une tente, ils ont tissé du vent,
Écrit sur l'eau, signé sur le sable mouvant,
Pris des fils de fumée à des quenouilles d'ombre,
Essayé le calcul en ignorant le nombre,
Et pour ces vanités, ils ont pétri leurs cœurs
D'alarmes, de soucis, d'angoisses, de fureurs ;
Le pain qu'ils ont mâché fut de fiel et de cendre.
Et, dans la fosse étroite où l'on vient les descendre,
Avant que, sur leur corps dans le sable étendu,
Le sable du rebord ait été répandu,
Chacun peut mesurer à sa juste mesure
Ce que l'orgueil humain obtient et ce qu'il dure.
Ils avaient oublié la main sur le collier !
Le plus grand chef n'est rien de plus qu'un chamelier,
Ni le riche marchand que son plus pauvre esclave.

Mon ami s'exprimait lentement, à voix grave !
Le feu des monts lointains expirait peu à peu,
Le croissant de la lune, au zénith du ciel bleu,
Durcissait son métal de minute en minute,
Et tout au loin, au loin, s'entendait une flûte
Simple, mélancolique et pure de berger.
Mon ami paraissait, sous le soir, ériger

Dans son long manteau blanc sa hautaine stature
Dont l'horizon désert grandissait la mesure ;
Tel qu'un juge qui sait et prononce la Loi,
D'un geste hiératique, il élevait le doigt ;
Et tel était le poids de sagesse mythique
Dont son accent chargeait cette leçon tragique
Que mon esprit ploya, soumis et convaincu,
Et selon son propos j'ai désormais vécu.

Il n'importe donc pas, ô passant qui convoites
Plus de biens qu'il n'en tient dans nos deux mains étroites,
Que le collier fatal soit pauvre ou soit chargé
D'escarboucles et d'or et d'argent ouvragé,
Ni qu'il vaille une obole ou d'incomptables sommes,
Car il est fait d'un chanvre égal pour tous les hommes,
Et la main qui le tord ne se peut acheter.
Va donc sans longs calculs et sans t'inquiéter,
Arrache de ton cœur l'herbe de l'espérance,
Le jour où tu mourras est arrêté d'avance,
Et tu mourras bientôt, même si tu vis vieux !
La fin d'un moucheron n'est pas aux mains des Dieux,
Ils ne préviennent pas leur propre fin eux-mêmes,
Et le destin mortel ne peut avoir d'extrêmes,

Tant ses deux termes sont l'un de l'autre voisins.
Qui sait sur cet espace ajuster ses desseins
N'a plus besoin d'espoir ni de miséricorde.
Et crois-moi, la Fortune en ce moment t'accorde
Plus que tu n'es allé lui demander là haut,
Si ce conseil, ô fils, ne te vient pas trop tôt,
Si tu sais méditer et garder ma parole,
Car la sagesse tient dans cette parabole
Que m'a dite l'Arabe et que je te redis.

S'il te suffit de pain et de quelques radis,
Viens souper avec moi, dans ma maison modique,
Un jasmin, qui fleurit à la porte, l'indique,
A moitié du chemin qui descend vers le port.
Peut-être tu verras qu'on affaiblit le Sort
De tout ce qu'on retranche au Désir inutile,
Et qu'en le restreignant on élargit l'asile
Où, lavé des besoins, l'homme est maître de soi.
Et je te montrerai l'anneau qu'avait au doigt
Mon ami quand il fit, comme avec une fronde,
Le geste qui lançait dans le vide le monde,
Et que ses mots semblaient plus grands que le désert.
Il mourut chargé d'ans et sans avoir souffert.

Voyant sa fin venue, il m'envoya ce gage
De souvenir suprême, avec un court message,
Par un cavalier noir qui galopa trois jours.
Les lettres du cachet, aux étranges contours,
Sont celles de sa langue, et le mot qu'il imprime
Aux cires signifie en notre grec « abîme ».
De mon abri chétif c'est l'unique trésor,
Mais, quand il serait fait de fer et non pas d'or,
Il aurait tout son prix, dépassant la richesse
Dont la Fortune aux siens ait jamais fait largesse,
Car il sait, ô mon fils, en donner le mépris ».

Le jeune homme baissait, déférent et surpris,
Son front précocement touché d'un peu de neige.
Il trouvait reprochable et presque sacrilège
Le propos dont naguère il avait abordé
Le vieillard inconnu sur la marche accoudé.
A la fin, d'une voix d'abord lente et confuse
Puis plus ferme, il lui dit « Avant tout, maître, excuse
Les mots irréfléchis que je t'ai dits tantôt ;
Sur leur témérité laisse couler le flot
D'un pardon indulgent qui recouvre leur trace.
Mon âme était ensemble exaspérée et lasse,

Et ce double attelage est brusque et malaisé.
Mais ta voix a déjà dans mon sein déposé,
O maître vénérable, un peu de paix sereine.
Je suis le voyageur auprès de la fontaine,
Le marcheur fatigué par les ardents chemins ;
L'eau qu'il aspire et boit au creux de ses deux mains
Semble fraîche et salubre à sa gorge altérée ;
Quand il aura franchi l'âpre et rude contrée
Qui brûle devant lui, trouvera-t-il encor,
Même s'il la reçoit dans une tasse d'or,
Une source qui soit bienfaisante à sa lèvre
Comme celle qui vient de rafraîchir sa fièvre ?
Il s'arrête, incertain s'il doit aller plus loin.
J'hésite comme lui, maître, mais j'ai besoin
De laisser à mon cœur quelques instants de trêve ;
Il est tout remué, comme quand un grand rêve
Déforme, bouleverse et chavire l'esprit
Où tout un appareil d'autres pensers périt.
Pourtant, c'est de la paix qui trouble ainsi mon âme !
J'irai chez toi ce soir, quand le ciel perd sa flamme.
Quand les émois humains deviennent moins altiers ;
Je connais le chemin ombragé de sorbiers
Qui mène vers ton toit. Si ta bonté m'écoute,
Je te dirai comment l'ambition, le doute,

Le désir du renom et celui de l'amour,
Et les déceptions ont pressé tour à tour,
Entre leurs doigts fiévreux, mon cœur comme une éponge ;
Il m'a paru qu'il n'en sortait qu'une eau de songe ».

Et le vieillard lui dit « J'ai connu ton ennui !
Tu m'ouvriras ton cœur sous l'immortelle nuit
Qui, renversant pour nous les murs de la lumière,
Libère notre vue étroite et prisonnière,
Et lui livre les champs de l'espace infini.
Car le jour est obscur, et son éclat ternit
La lointaine leçon qui nous vient des étoiles ;
Ses plis d'or et d'azur n'en sont pas moins des voiles.
Ce que je te dirai, fils, est mieux écouté
Dans le silence austère et sous l'immensité
Où les mondes s'en vont en tourbillons de sable.
Si ton cœur tourmenté n'est pas inguérissable,
Tu sortiras peut-être heureux d'être venu ;
Sinon, ayant soupé chez un hôte inconnu,
Tu partiras, portant une touffe de roses ;
Mai qui vient d'accourir, hier les a décloses,
Il a mis, en passant, mon jardin tout en feu.
Et tu t'éloigneras où ton destin le veut. »

Quand, de chez le vieillard, le jeune homme au front
Sortit, l'aube déjà diminuait le nombre [*sombre*
Des astres appâlis qui devenaient d'argent,
Et les coqs vigilants, guetteurs du ciel changeant,
Se transmettaient le cri de leur première alerte ;
Mais la petite ville était encore inerte.
Il s'en alla pensif, ne tenant à la main
Qu'un seul brin délicat et grêle de jasmin,
Cueilli sur le buisson à la porte du maître.
Nul, depuis ce jour-là, ne le vit reparaître
Au temple où les mortels pensent fléchir le sort.

Plus tard, quand le vieillard sentit proche la mort,
Comme un marinier las et prêt pour un long somme,
Il tendit, sans parler, l'anneau d'or au jeune homme.
Mais lui, l'ayant reçu, quand il vit son ami
Au repos sans réveil et sans rêve endormi,
Le lui remit au doigt, s'en estimant indigne,
Car il restait toujours celui qui se résigne
Sans trouver au néant la douceur d'un banquet.
Dans l'une de ses mains, il lui mit son bouquet
Fait de fleurs de jasmin et de fleurs de grenade ;
Et dans celle au cachet, une boule de jade

Sur laquelle le mot « Attendre » était inscrit,
Pour qu'il tînt à la fois ce qu'une heure flétrit,
Et ce qui sous les ans demeure indestructible,
Et qu'il gardât ainsi, dans sa prise insensible,
L'emblème de la fuite et celui d'un espoir
Caché dans la durée où nous ne pouvons voir.
Alors, il le couvrit du long manteau de laine
Différent des manteaux faits sur la forme hellène.


LE LIVRE DE CLIO.

A UN ARC DE TRIOMPHE.

à Louis Vallas.

Porte de marbre blanc, que gardent des cyprès,
Tu dresses, sur le haut de tes piliers carrés
A peine sillonnés par de minces fissures,
Ton cintre inaltérable et noble, aux lignes sûres.
La cité dont tu fus la parure n'est plus
Que quelques pans de murs croulés sur des talus;
Toi, tu gardes toujours, dans ta courbe aussi ferme,
Le morceau de ciel bleu que ton arche renferme
D'un trait pur que le temps n'a pas défiguré;
Les étés, les hivers n'ont pas même altéré
Tes plus légers reliefs, ni tes arètes vives,
Et le soleil, glissant sur tes lettres votives,
Les entoure d'une ombre aussi nette qu'au jour
Où le César lisait son nom sur leur contour.

Tous les hommes pour qui tu fus jadis dressée
Ont péri : multitude autour de toi pressée,
Triomphateurs hautains qui passaient sur leur char,
Vestales qui marchaient en baissant le regard,
Légions dont le pas résonnait sous ta voûte ;
L'immense majesté romaine s'est dissoute,
En laissant pour jamais le monde en désarroi.
Et, depuis ce temps-là, tu n'as autour de toi
Qu'une chute sans fin d'existences chétives,
Tombant presque sans bruit, ainsi que les olives
Qui jonchent ces coteaux recouverts d'oliviers,
Aux mois où les pressoirs reprennent leurs leviers.
Et c'est pourquoi, sachant toute gloire éphémère,
Porte auguste, tu sers d'entrée au cimetière,
Car la Mort est le seul vainqueur qui dure assez
Pour tes murs éternels de nos grandeurs lassés.

LA TRISTESSE ANTIQUE.

« *Les Dieux pour un seul bien, envoient deux maux*
[à l'homme ;
» *Lorsque le plus heureux, vers sa fin, fait la somme*
» *De ce qu'il a reçu de joie et de tourment,*
» *Il voit la vie amère et le sort inclément.*
» *Ceux qu'entoure l'éclat doré de la fortune*
» *Ne savent pas quel jour leur viendra la rancune*
» *D'un Immortel jaloux de leur félicité.*
» *Quelque chose de faible et de mal ajusté*
» *Fait craquer l'appareil d'une vie assurée*
» *Sur l'or ou le pouvoir, et brise sa durée.*
» *Dans le pain du triomphe un levain de danger*
» *Travaille ; l'âpre grêle attend sur le verger ;*
» *La nef, sous un ciel pur, navigue à pleines voiles,*
» *Mais le nuage noir lui ravit les étoiles,*

» Et, sur le bord des mers, tu les vois érigés
» Les tombeaux qu'on accorde aux marins naufragés !
» Rien ne dure longtemps ; les vents changent sans cesse ;
» Et le mortel qui sait et qui suit la sagesse
» Doit accepter le lot que lui jeta le sort,
» En pensant que la voie est courte vers la mort. »
Ainsi parle Pindare en ces odes de gloire
Qui des vainqueurs aux Jeux couronnaient la victoire ;
Et l'immense tristesse hellénique est encor
Dans les lyres de fête où les cordes sont d'or.

LES LOIS DE SOLON.

à la mémoire d'Ernest Drumel.

Quand Solon promulgua, dans Athènes, ses lois,
Le peuple fit graver sur des tables de bois
Leur texte vénérable où parlait la sagesse.
On choisit l'arbre attique où la fibre se presse
Si dense que l'ivoire à peine est plus uni,
On choisit l'olivier, l'arbre cher et béni,
Dont Minerve fit don à la Cité naissante,
Lorsque, contre le Dieu de la mer mugissante,
Elle eut rivalité pour décider lequel,
D'elle ou lui, nommerait cette terre au doux ciel
Où devait resplendir la gloire de la Grèce,
Et que de ce débat elle sortit maîtresse !

Parmi les oliviers on choisit le plus vieux,
Un de ceux qui dataient du temps où les aïeux
Plantaient les rejetons de celui de Minerve,
Gloire à Celle qui sait, qui sauve et qui préserve !
Gardés des feux de guerre et des travaux de paix,
Son gigantesque tronc et ses rameaux épais
Avaient grandi pendant que grandissait Athènes.
Tandis qu'en sorts divers, des collines aux plaines,
Tombaient ses compagnons, il était seul resté
Comme l'aïeul puissant, désormais respecté,
Des tribus d'oliviers qui pressaient leur feuillage
Des pentes de l'Hymette à celles du rivage.

Afin que l'avenir au passé fût rejoint,
Le peuple souhaita que l'antique témoin
Du don divin portât aussi le témoignage
Du présent presque égal qu'il recevait d'un sage.
En outre, il se pouvait qu'après avoir souffert
Les lois du dur Dracon dont les tables de fer
Pouvaient seules porter les arrêts implacables,
Il voulût, pour des lois plus humaines, des tables
Qui les proclameraient, non sur un dur métal,
Mais sur le cœur d'un bois nourricier, amical.

Et qu'en leur aspect même on reconnût l'indice
D'une moins inclémente et féroce justice.

Solon aussi pensait que le marbre et l'airain
Ne doivent conserver que le verbe divin,
Lui seul est immortel et vit plus qu'ils ne durent.
Mais de quelque conseil prévoyant que s'assurent
Les édits des humains et les plus nobles lois,
Ils sont, ainsi que tout, promis aux désarrois ;
Leur sens a disparu, lorsque leurs caractères
Les proclamant encor sur les tables austères
Ne servent qu'à montrer leur chute et leur oubli ;
C'est assez si la loi que l'on grave et qu'on lit
Sur des tables de bois dure aussi longtemps qu'elles !
Lorsque le jour arrive où les foules rebelles
Se lassent d'obéir aux droits commandements
Qui tracent les efforts et les renoncements
D'où la Cité reçoit la force et l'équilibre
Qui la gardent paisible ou la maintiennent libre,
Il sied alors qu'on jette au feu le bois sacré !
Car un peuple est moins bas et moins déshonoré
Par les déchirements d'un désordre sauvage
Que par l'inexpiable affront et par l'outrage

Du Droit dont la formule est devant tous les yeux ;
Car le mépris des Lois est plus pernicieux
Que l'absence de lois, et l'absence de culte
Moins que le temple vide et le Dieu qu'on insulte !
Ainsi pensait Solon.

Mais il pensait aussi
Que le terme des lois est toujours accourci.
Après avoir refait ou maintenu des races,
Les meilleures s'en vont aux jours inefficaces
Où leur ordre faiblit et leur respect déchoit.
Les muets changements par qui se perd ou croît
L'incertaine grandeur d'un État, les séparent
Des heurts et des conflits dans lesquels se déclarent
Les rêves, les besoins, les vœux de temps nouveaux.
Les essais, les efforts se groupent en faisceaux
Qu'il faudra démêler avec d'autres formules,
Lier d'autres liens, régler d'autres scrupules,
Coordonner entre eux, enfin subordonner
A l'intérêt commun qui doit les dominer,
Lui qui les contient tous et qui reste leur maître.
Encor que la santé des États doive naître,
A travers tous les temps et sous tous les climats,
De la même énergie et des mêmes combats,

Et que l'âme des Lois reste toujours la même,
Chaque âge qui survient apporte son problème
Auquel ne suffit plus la loi du précédent.
Il faut la rajeunir de cet espoir ardent
Qui palpite au début de forces juste écloses,
Et qui sert à cacher la vieillesse des choses,
Afin que les humains récents ne soient point las
De la fatigue ancienne attachée à nos pas.
C'est ainsi que le monde entretient et ranime
L'effort qui le supporte, un instant, sur l'abîme
Dans lequel il retombe à mesure qu'il naît.
La génération qui grandit méconnaît
Les travaux qu'accomplit celle qui fut sa mère,
Afin de croire à ceux qu'elle à son tour va faire ;
Et ses propres essais, sans cet heureux mépris,
Seraient désabusés avant d'être entrepris,
S'ils apparaissaient tels que les essais des autres !
Nos fils veulent des mots qui ne soient plus les nôtres,
Pour y trouver l'ardeur que ceux-ci nous donnaient ;
Et les sens sont usés dont nos cœurs s'étonnaient !
Comme le bronze vieux fait de neuves idoles,
Le rajeunissement incessant des paroles
Sert à faire adorer, sur les mêmes autels,
Des aspects successifs de décrets éternels.

Comme on récrit les noms au front des anciens cippes,
Il faut changer les mots sur d'antiques principes,
Afin d'en raviver le marbre oblitéré.
Lorsqu'un penseur a su, par les Dieux inspiré,
Reprendre et ramasser, avec des lois nouvelles,
Tout un peuple, et tourner en travaux ses querelles,
C'est beaucoup si son œuvre, après un siècle, vit.
Le pur réformateur d'Athènes le prévit :
Il força le Conseil et tous les Thesmothètes
A jurer d'observer, intactes et complètes,
Les lois qu'il leur laissait, l'espace de cent ans ;
Alors, quittant la ville, il navigua longtemps,
Nourrissant son savoir au livre des voyages ;
Et la Grèce le mit au nombre de ses sages.

C'est pourquoi, lorsqu'après le joug draconien
Solon régla l'État, le peuple Athénien,
Au lieu de les graver dans l'airain et le marbre,
Fit inscrire ses lois sur le cœur d'un vieil arbre.

LES CONJURÉS.

Dans la grotte ignorée au cœur de la forêt,
Nous fûmes réunis quand la nuit sourde tombe;
Un par un rassemblé, notre groupe secret
Y trouvait un refuge aussi sûr que la tombe.

Nul flambeau n'éclairait les parois, ni les fronts;
Lorsque, le mot donné, par l'étroite crevasse
Chacun de nous entrait, il allait à tâtons
A côté d'inconnus, dans l'ombre, prendre place.

Quand le nombre eût été compté des conjurés,
Chacun, à haute voix, répéta la formule
Par qui des châtiments mortels sont proférés
Pour celui qui trahit ou celui qui recule.

Puis l'un dit, d'une voix qui paraissait d'airain :
« C'est un tyran ! il est amer à la patrie ! »
Une autre voix reprit : « Et c'est un assassin ! »
Une autre : « Il foule aux pieds la Justice meurtrie ».

Une autre : « C'est un lâche ! » Une autre : « Il corrompt tout ! »
Une autre : « Il est perdu de débauche et de vice ! »
Une autre « Tout honneur, il le rompt ou dissout ! »
Une autre « Il est sans Dieux ! » Une autre « Qu'il [périsse ! ».

Nous avons fait serment que chacun d'entre nous,
Dérobant son dessein aux fils comme à l'épouse,
Sachant seul et l'endroit et l'instant de ses coups,
Nourissant en son cœur sa vengeance jalouse,

Guettant l'occasion ou créant le hasard,
S'approcherait de lui d'une incessante embûche ;
Et que par le poison, la flèche ou le poignard,
Par l'essieu qui se rompt, le cheval qui trébuche,

Le bloc qui se détache et qui tombe du toit,
Le feu qui prend la nuit, le plafond qui s'effondre,
Par le lent guet-apens ou le soudain exploit
Où la ruse et l'audace arrivent se confondre,

Sans hésiter jamais, sans se décourager,
Se souvenant des grands conspirateurs de Rome,
Qui cachaient leur complot d'un front grave ou léger,
Chacun n'aurait d'objet que de tuer cet homme.

Nul de nous ne connaît qui sont ses compagnons,
S'ils sont des artisans, des soldats ou des sages ;
Le but seul est connu que nous nous assignons ;
Quand le cœur est commun qu'importent les visages ?

Nous ne saurons que ceux dont l'effort sera vain,
Et qui proclameront leur nom par leur supplice,
Et celui dont le bras plus heureux ou certain
Nous dira le héros qui fut notre complice.

Mais de quelque façon qu'il doive un jour périr,
Cet homme est condamné, rien ne peut le défendre.
Quels murs ne peuvent point ou miner ou franchir
Ceux qui veulent frapper et qui savent attendre ?

Forts de notre union, sûrs de son châtiment,
Fiers de nos noms promis à l'airain de l'histoire,
Et liés à notre œuvre irrémissiblement,
Nous avons murmuré le chant comminatoire.

CIVILIA BELLA.

à Camille Looten.

L'effroyable ouragan de la guerre civile,
Né de soupçons épars, d'insultes, de mensonges,
D'une fureur flottant dans l'air sur de vains songes,
Et du mépris des Lois, a ravagé la Ville.

Les débris des maisons ont croulé dans les rues,
Des pans de murs ouverts montrent des chambres vides
Où gisent des vieillards et des groupes rigides
D'enfants morts dans les bras des mères étendues.

Du sang coule partout, par filets et par flaques,
Ses éclaboussements ont rougi les murailles,
Sous des corps transpercés qui versent leurs entrailles,
D'épais ruisseaux gluants s'unissent en cloaques ;

Et le sol est jonché de lamentables faces,
Dures, les yeux vitreux, les lèvres rétractées,
Qui conservent, dans leurs pâleurs ensanglantées,
La colère fixée en haineuses grimaces.

Dans ces amas de corps et ces monts de ruines
Renaissent par instant des flammes rallumées ;
Et les marbres des Dieux noircis par les fumées,
Comme voilés devant les luttes intestines,

Laissent voir leur horreur, sur leurs faces sacrées,
Pour ce sang répandu par des mains fraternelles
Et le mépris du Ciel et des Lois éternelles,
Qui veulent le progrès par les lentes durées.

Pour cet aveugle orgueil et cette frénésie
Qui, confondant l'immense avenir et leur rêve,
Tentent d'y faire entrer le présent par le glaive,
Et pour la gouverner déchirent la patrie.

Seul, au pied de l'autel brisé de la Concorde,
Un penseur, en son âme espérante et sereine,
Songe qu'il faut, malgré la rancune et la haine,
Refaire un peuple avec ces débris d'une horde.

MARCUS BRUTUS.

à Paul Hazard.

Puis-je être un justicier ? Doit-on tuer César ?
Ta réponse, ô Marcus Brutus, fut un poignard !

Tu tuas le tyran mais non la tyrannie.
Lorsque le dictateur qui prêtait son génie
Au destin de l'empire et du peuple romain,
Fut gisant à tes pieds, abattu par ta main,
Le coup que tu frappais — qu'il fût exploit ou crime —
T'épouvanta toi-même ; et tu vis un abîme
A l'endroit où le corps du maître tout puissant
Reposait dans sa toge où s'étendait le sang.
Comme un homme effaré, debout au bord d'un gouffre
Ceint de cendres, de lave et de rochers de soufre,

A travers les vapeurs ouvertes tout à coup,
Voit les fonds enflammés et furibonds où bout
Le flot qui doit un jour épandre la ruine
Sur les flancs verts du mont que sa marche calcine.
Tu vis se révéler, terrifiants sous toi,
Les âges d'attentats, d'opprobres et d'effroi
Qui devaient recouvrir et dévaster la gloire
De sept siècles d'immense et d'héroïque histoire ;
Tu vis couler l'atroce et tragique avenir
Sur ce que tu voulais défendre et l'engloutir.

Tu croyais rendre Rome à ses vertus antiques,
Mais le moment fatal vient où les Républiques
Ne sont plus qu'un vain nom vide du vieil honneur,
Où l'État corrompu devient un corrupteur,
Les dignités l'enjeu de la force ou la fourbe,
Les lois un brigandage, et le peuple une tourbe.
Alors ce peuple vil, lâche à tirer de soi
L'ordre et l'effort qu'il faut aux Cités, les reçoit,
Et le premier tyran s'inscrit dans ses annales ;
Le premier pas est fait vers les hontes finales.
Si quelque citoyen, noblement attristé,
Parle dans ce hideux désert de lâcheté,

La plèbe l'injurie et le poursuit de pierres.
Dans cet abaissement, quelques âmes altières,
Par dégoût de la vie et par dédain du sort,
Jettent au peuple abject l'insulte de leur mort;
Ce qui reste d'honneur et de sang intrépide
S'épuise, chaque jour, par un nouveau suicide;
Ou quelque assassinat, chaque jour, interrompt
La lignée et l'exemple et l'éclat d'un grand nom.
Dans la Cité qui tient et gouverne le monde,
Il reste seulement la multitude immonde
Qui réclame des Jeux, des meurtres et du blé,
Et le tyran cruel, au cœur toujours troublé,
Qui la force à trembler et tremble devant elle.
Malgré sa formidable et féroce cautèle,
S'il succombe à la fin trahi par ses valets,
Tué par ses soldats dans un coin du palais,
Son cadavre traîné renversant ses statues
Sur sa trace sanglante aussitôt abattues,
La populace infâme avec des cris joyeux
Fête sa délivrance, et rendant grâce aux Dieux,
Près du tyran tombé ramasse un tyran pire,
Et pousse, de plus bas, au sommet de l'Empire
Des maîtres qui lui sont de plus en plus pareils.
Puis les temps de torpeur, secoués de réveils

Où tout à coup le glaive et la torche brandie
Propagent le massacre et sèment l'incendie,
S'étendent lourdement sur l'ignoble déclin.
Et dès lors, la Cité n'est qu'un vaste butin.
Enfin au temps marqué des grandes catastrophes,
Le cavalier barbare entre en chantant les strophes
Que ses aïeux chantaient sous leur ciel nébuleux.
Les flammes font crouler les vieux murs orgueilleux
Qui semblaient s'assurer d'éternelle durée :
Les Dieux du Capitole et la Louve sacrée,
Et ses deux nourrissons, auteurs du nom romain,
Mutilés et meurtris sont jetés au butin
Fait par tant de consuls des dépouilles du monde !
Sur ce renversement de Rome moribonde,
L'avenir entr'ouvert referma ses clartés,
Et tu te retrouvas, les yeux épouvantés,
Dans le Sénat désert en ses cercles de stalles,
Devant le grand cadavre étendu sur les dalles,
Et les fronts abaissés de tes conspirateurs !

Tu sortis du Sénat, assombri de rancœurs
Qui ravageaient les plis de ton visage maigre,
Et tu doutais déjà de ton forfait intègre.

Mais ton âme d'airain ne savait pas frémir !
Ainsi qu'autour d'un tronc coupé l'on voit sortir
Des jets du même bois et de la même sève,
Tu vis, sans que ta haine eût un instant de trêve,
Surgir les rejetons du tyran abattu.
Raidi dans ton austère et farouche vertu,
Tu combattis les trois : Lépide, Antoine, Octave,
Avec un désespoir mélancolique et brave
Qui recherchait la mort à l'égal du succès.
Ton inflexible esprit ne fut jamais plus près
De la grâce et du jeu léger de l'ironie
Que lorsque tu causas, la bataille finie,
Avec tes compagnons, en leur disant adieu,
Comme si cet instant suprême était l'aveu
Que tu venais enfin de voir et de comprendre
Quelle est la vanité des mortels à prétendre,
Par les mots d'une bouche ou le geste d'un bras,
Ou même par l'auguste exemple d'un trépas,
Changer un avenir que nul ne peut connaître ;
Comme si tu sentais un étrange bien-être
D'être enfin relevé d'un inutile effort,
Inégal aux desseins et aux décrets du sort.
Les trompettes, là-bas, éclataient en fanfares,
Et, parmi les vivats de légions barbares,

Les aigles s'inclinaient sur les casques d'acier
Et d'or des triumvirs.

Puis-je être un justicier ?
Doit-on tuer César ? Et, dans ta main crispée,
Ta réponse, ô Marcus Brutus, fut ton épée !

LES VASES DU CIRQUE.

à la mémoire de Paul Fabre.

Aux temps impériaux des cruautés romaines,
On dit que, sous les cris du peuple souverain,
Les urnes de métal dont s'ornaient les arènes
Avaient pris lentement un son de voix humain.

Quand le velarium, jetant son jour rougeâtre
Sur les mille gradins du gouffre frémissant,
Mettait un ciel sanglant au vaste amphithéâtre
Dont le sol exécrable était aussi du sang ;

Quand les gladiateurs aux diverses armures,
Saluant le César de leurs prochaines morts,
Tombaient sur le tapis pourpré que leurs blessures
Etendaient à leurs pieds pour y coucher leurs corps ;

Quand le pouce abaissé des pudiques vestales
Abattait des vaincus le geste suppliant,
Que les blessés, tordus de spasmes et de râles,
Et roulant sous le casque un regard effrayant,

Au charnier souterrain, terme des agonies,
Par les cordes aux crocs de fer étaient tirés,
Tandis que, sur le sang, l'écume et les sanies,
Les esclaves jetaient des sables altérés ;

Quand les fauves lâchés, lions, tigres, panthères,
Hyènes, léopards, jaguars, ours, éléphants,
Se déchiraient entre eux, et que les sagittaires
Transperçaient les derniers qui restaient triomphants ;

Quand une multitude effarée et poussée
Par les fouets et les dards dans le cirque désert,
Voyait, en tas tremblant et gémissant massée,
S'ouvrir, à l'autre bout, les grillages de fer,

Et s'approcher les bonds des bêtes affamées,
Et qu'au bout d'un instant il ne subsistait plus
Que des marais de sang et de chairs parsemées
Dans lesquels se léchaient des animaux repus ;

Quand le meurtre, montant en monstrueux effluve,
Soulevait tout un peuple en un même transport,
Et que l'amphithéâtre était comme une cuve
Sanglante où fermentait l'ivresse de la Mort ;

Un formidable bruit, plus fort que les orages,
De gradins en gradins courait comme une mer ;
Les acclamations, les bravos, les outrages,
Les clameurs de courroux, les entrechocs du fer,

Les sourds rugissements, les hurlements des bêtes,
Les hoquets des vaincus, les défis des vainqueurs,
Les grands cris féminins déchirant ces tempêtes,
Tout un tumulte affreux d'effrois et de fureurs

Grondait dans ce cratère en une immense houle,
Et, roulant son délire atroce sur les fronts,
Prenait, sur les milliers de bouches de la foule,
Des grondements nouveaux qui grandissaient ses bonds.

Frappés et recueillant ces redoutables ondes,
Les grands vases d'airain se remplissaient d'émoi,
Et leurs flancs frémissant de clameurs furibondes,
Vibraient à l'unisson avec le Peuple Roi.

Ils enflaient de leur voix la voix de Rome entière ;
Leur métal, s'animant au rythme qu'il contient,
Dans son ébranlement énorme et circulaire,
Embrassait tous ces bruits de son grave soutien.

La rumeur qui montait monstrueuse et mêlée
S'ordonnait en trouvant leur écho souverain,
Tant que, passant par eux, elle en sortait réglée
Sur les grands mouvements mesurés de l'airain.

Ils donnaient, la prenant dans leur voix surhumaine,
A l'ignoble clameur de la plèbe, un accent
D'orgueil impérial et de grandeur romaine,
Et quelque majesté planait sur tout ce sang.

Mais quand le soir rendait les arcades plus noires,
Quand partait le César, des licteurs précédé,
Et que, par ses nombreux et vastes vomitoires,
L'amphithéâtre énorme était enfin vidé,

Quand les gradins déserts du gouffre taciturne
Vers la placidité, vers la sérénité,
Vers la sévérité de la voûte nocturne
Montaient, ainsi qu'un mont par les loups déserté,

Les grands vases d'airain, impuissants à se taire,
Continuaient l'émoi dont ils étaient remplis;
Sur la tragique arène, à présent solitaire,
Ils prolongeaient l'horreur des forfaits accomplis.

Maintenant ils jetaient les plaintes des victimes,
Les prières, les cris, les supplications,
Les appels vers un Dieu qui doit punir les crimes,
Le vol désespéré des malédictions.

Cette criée atroce, immense et continue,
Recouvrait le grand cri triomphal presque éteint,
Comme si la pitié, de ce peuple inconnue,
Avait fini par naître en ces parois d'airain.

Et les derniers échos de victoire et de fête,
Qui, plus ils faiblissaient, plus ils semblaient affreux,
Se taisaient à la fin perdus dans la tempête
De lamentation qui remplissait les cieux.

Puis s'élevait en elle un souffle de colère
Et de menace, tel qu'il aurait pris en soi
Les grondements voisins et profonds d'un tonnerre,
Sans que son épouvante en reçût un surcroît.

Autour du colossal et tragique édifice,
Le cercle des vaisseaux courroucés proclamait,
D'une voix vengeresse et dénonciatrice,
L'inexpiable opprobre où Rome s'abîmait;

Et ce chœur, plus puissant que ceux du drame antique
Auxquels les Dieux donnaient de prévoir le Destin,
Annonçait, de son chant, justement prophétique,
A la Ville Eternelle un châtiment prochain.

LA VILLE RUINÉE.

to F Yvon Eccles.

De l'orgueilleuse, riche et puissante cité,
Dont les flottes cinglaient au loin, il n'est resté,
Sur le bord de la mer qu'une acropole aride
Dont quelques pans de murs marquent l'enceinte vide.
Trompant sa solitude en soufflant son pipeau,
Quelquefois un berger y fait paître un troupeau,
Parmi les grands chardons et les buissons de ronce ;
Sous les blocs dispersés la vipère s'enfonce,
Dans leurs fentes, plus haut, pullule le lézard,
Et leurs creux ont servi de tanière au renard ;
Parfois le loup y passe, ou l'aigle s'y repose,
Et, quand verdit le soir, la chouette morose
Y remplit les échos de son hululement.
Le port jadis fameux, vaste ruche essaimant,

Vers des trafics lointains ou vers des colonies,
Ses grands vols de vaisseaux aux voilures brunies,
Et vers qui d'autres vols revenaient sur les mers.
N'est plus qu'un estuaire aux rivages déserts
Qui, prolongeant ses flots jaunis en marécage,
Est hanté de hérons et d'oiseaux de passage.

Bien qu'elle ait eu sa part de sièges et d'assauts,
Que plus d'un incendie ait noirci ses arceaux,
Et que plus d'un pillage ait brisé ses statues ;
Bien que le grondement de ses tours abattues
Ait remué les os des aïeux endormis,
Et que le sacrifice à des Dieux ennemis
Ait insulté ses Dieux protecteurs dans leurs temples,
Son nom n'est point inscrit parmi les grands exemples
De ces cités qu'un jour de carnage et de sang,
Sur d'immenses clameurs de désespoir passant,
Laissa dans le silence à jamais renversées.
Elle est de ces cités lentement effacées
Par un constant déclin et par la main du Temps.
La vie y a baissé par degrès attristants :
Le travail s'y fit moindre et la claire entreprise,
L'inertie est venue où le succès s'enlise,

Avec lui l'assurance, avec elle l'espoir,
Avec l'espoir la force et le goût du vouloir,
Et du vouloir mourant naissent les lassitudes,
Cycle de décadence et de décrépitudes !

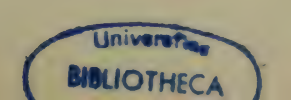
Le grand délabrement alors a commencé ;
Les crêneaux du rempart ont comblé le fossé,
Çà et là s'affaissait et croulait une arcade
Qu'on ne refaisait pas ; le long d'une façade
Des crevasses croissaient et fendaient la maison.
Aux temples négligés un fragment de fronton
Tombait sur les degrès qu'il brisait de sa chute,
Au pied des fûts gisaient des morceaux de volute.
Par intervalle, et plus fréquemment dans la nuit
A cause du silence, on entendait le bruit
D'un mur qui s'effondrait ; et la rue obstruée
Par ceux qui la peuplaient était évacuée.
Car tous les habitants, de moins en moins nombreux,
Trouvant plus de maisons qu'il n'en fallait pour eux,
Chacun fuyant l'endroit où l'abandon l'isole,
Allaient se rassemblant autour de l'acropole
Et des temples sans porte où l'autel est éteint.
Leur malheureux troupeau, chaque jour plus étreint

D'un cercle envahissant de mort et de ruine,
Saisi de la torpeur de ce qui se termine,
Dépérissait aussi par la stérilité.
Ils voyaient, aux faubourgs, sur le port dévasté,
Les anciens bâtiments d'ouvrage ou de commerce,
Qu'un long délabrement éventre et qu'il renverse,
Sur tout un horizon prolonger leur débris.
Ceux qui restaient vivaient ainsi que des proscrits,
Hors de tout ; ils devaient gagner par un voyage,
Dans les éboulements se cherchant un passage,
La campagne et les champs qui restaient inféconds ;
Ils n'y pouvaient garder ni troupeau, ni moissons :
Des pillards y rôdaient ; déjà, dans les décombres,
Des fauves habitaient qui, le soir, sous les ombres,
Vers la ville rendaient le retour dangereux.
Nul homme, d'aucun lieu, jamais, n'allait vers eux,
Pas même un colporteur appuyé sur son aune,
Pas même un mendiant pour quêter leur aumône.
Leur débris végétait de plus en plus serré
Autour du grand forum qu'ils avaient labouré
Pour en tirer un peu de seigle et de légume ;
Un dernier forgeron, sur la dernière enclume,
Pour ce dernier travail rajustait quelque outil,
Le dernier forgeron qui n'a pas d'apprenti.

Tous sentaient qu'ils allaient, ainsi qu'un feu, s'éteindre,
Les vieillards en qui meurt le besoin de se plaindre
Y semblaient consentir ; mais les hommes, moins las,
Dont les femmes portaient un enfant dans leurs bras,
Et qui gardaient pour lui la volonté de vivre,
Promettant leur soutien à qui les voudrait suivre,
Résolurent enfin de quitter la cité.
Et ce reste de peuple, à leur voix excité,
Ayant voté l'exode aux suprêmes comices,
Mena, pour les derniers et pauvres sacrifices,
Les derniers bœufs maigris aux autels vermoulus
Des Dieux, des pâles Dieux qu'ils n'invoqueraient plus,
Et de qui l'abandon semblait un sacrilège.
Seuls, quelques-uns parmi ces vieillards blancs de neige,
Qui n'avaient plus d'enfants ni de petits-enfants,
En propos sourds, rompus de sanglots étouffants,
Dirent qu'ils aimaient mieux finir dans leurs demeures
Les quelques jours peut-être, ou, plût au ciel, les heures
Qu'il leur restait à vivre ; et malgré de longs cris
D'unanime prière et les mots attendris
De ceux qui leur prenaient les mains pour les contraindre,
Voulurent près des Dieux achever de s'éteindre.
On mit à côté d'eux, au moment du départ,
Ce que chacun fournit en prenant sur sa part,

Quelques sacs de farine et quelques jarres d'huile.
Pendant qu'ils refermaient, sous leur front immobile
Qui vieillissait encor sous l'affreux désespoir,
Leurs pauvres yeux pleurants, afin de ne pas voir,
La voix d'un buccin mit la multitude en marche.
Quand ceux qui l'escortaient, tournant la dernière arche,
Regardèrent encor, les vieillards sur leur banc
Avaient laissé tomber dans leurs mains leur front blanc,
Et l'un d'eux semblait mort, gisant devant son siège.

Montant et descendant des débris, le cortège,
Parcouru de sanglots, traversa des quartiers
Dès longtemps dépeuplés, quelques-uns presque entiers,
D'autres tout écroulés et dans lesquels les arbres
Semblaient s'être assemblés pour disjoindre les marbres.
Etant péniblement descendu jusqu'au port,
Sur le pont qui restait il gagna l'autre bord
Où des faubourgs encor s'étendaient sans limite,
Chétivement bâtis et que la plèbe habite ;
Ils tombent les premiers sitôt qu'ils sont déserts ;
D'arbustes, de buissons, ils étaient recouverts ;
Quelquefois on voyait, dans les quatre murailles
De masures sans toit, des masses de broussailles



Qui sortaient par les trous et qui barraient le seuil.
Plus loin, on rencontra, pour achever le deuil,
Le chemin des tombeaux qui gardent les ancêtres.
Le cortège s'étant arrêté, deux vieux prêtres
Firent libation d'un peu d'huile et de vin
Pour les morts glorieux dont on cherchait en vain
Les noms oblitérés sur les stèles fendues.

Alors, une âpre lande ouvrit ses étendues,
Ses longs vallonnements couverts de buissons bas,
Que séparaient entre eux de vastes terrains plats,
Coupés de ruisseaux lents et de noirs marécages
Où galopaient par bonds fougueux des bœufs sauvages ;
Le ciel était rayé du vol des éperviers,
Dans les rochers, de tous côtés, des loups cerviers,
Des chacals attroupés, ou quelque immonde hyène
Sur le bord de son trou poussant sa tête obscène,
Apparaissaient, surpris de ces bruits inconnus.
Le soleil rougeoyant dans ces horizons nus,
Qui même sous son œil restaient durs et funèbres,
Allait, en les quittant, les livrer aux ténèbres ;
L'angoisse de la nuit envahissait les cœurs.
Les malheureux sentaient s'approcher les terreurs :

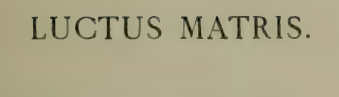
Pour la première fois, perdus en plein espace,
L'immensité du vide était une menace,
Et leurs membres tremblaient de n'avoir plus d'abri ;
Une brume emplissait chaque creux assombri.
Ils allaient cependant avec courage ; en tête,
La troupe des plus forts était armée et prête
Aux rencontres de l'homme ou du fauve affamé ;
Le cortège en arrière était aussi fermé
Par d'autres qui sauraient combattre et le défendre.
La marche, entre les deux, faisait tantôt s'étendre
Et tantôt s'amasser tout un peuple confus
De vierges, de vieillards et d'enfants suspendus
A la main de l'aïeul ; et les mères sublimes
Capables de porter à travers des abîmes,
Leur trésor endormi, le cher enfantelet,
Sans autre anxiété que de voir si le lait
Sera tantôt tari dans leur pauvre poitrine,
Quand leur sein sentira s'ouvrir la main câline.
Elles seules, parfois, souriaient en marchant.
Des prêtres, au milieu, psalmodiant un chant,
Portaient des vaisseaux pleins de la terre natale.
Sous la lueur sanglante, oblique et vespérale,
Ils commençaient ainsi l'aventureux chemin
Où plus d'un tomberait de fatigue et de faim.

Le cortège atteignit le haut d'une colline,
Derrière qui soudain la pente qui décline
Allait leur dérober le sol cher et sacré.
Pour l'immense et suprême adieu désespéré,
En un élan d'amour qui voila leurs alarmes,
Ils prirent, dans leurs yeux qui ruisselaient de larmes,
Blanche autour de son roc et sur ses longs penchants,
Leur cité belle encor sous les rayons couchants.
Un vieux prêtre pria ; des sanglots retentirent ;
Puis, sur l'autre versant, les groupes descendirent.
Là-bas, sans qu'on les vît, gisaient les monts lointains
Outre lesquels, peut-être, étaient d'autres destins.
Quelle nuit vint, après quel crépuscule, étreindre,
Ces murs où les foyers achevaient de s'éteindre
Qu'aucune main jamais ne devait rallumer !

De longs siècles ont vu la cité s'abîmer :
Les routes qui menaient vers elle s'effacèrent,
Loin d'elle les chemins des nations passèrent ;
La mer a démoli ses môles et ses quais
Dont les restes encor sous les flots sont marqués ;
Les temples sont tombés sur les places publiques ;
Tout autour du forum ont croulé les portiques ;
Le pont s'est effondré dans le fleuve envasé,

Et le rempart, en pans disloqués, s'est brisé.
Les orages, la pluie, en creusant des ravines,
Ont, de leurs trombes d'eau, ruiné les ruines ;
Enfonçant leurs dégâts dans le sol dépouillé,
Entraînant le terrain par leur flot affouillé,
Désagrégeant la roche et délayant l'argile,
Emportant les lourds blocs comme un sable débile,
Ils étendaient leur lit dessous les fondements
Les plus profonds et joints par les plus durs ciments.
Les murs restaient debout suspendus sur le vide ;
Minés de plus en plus par le travail perfide,
Ils tombaient d'un seul coup, cassés. Mais le torrent
Par leur chute agrandi, contre eux s'exaspérant,
Roulait, heurtait, usait, sous de plus courtes ombres,
Les fragments en débris, les débris en décombres,
Et, faisant des galets de la face des dieux,
Portait leurs éboulis jusqu'au fleuve fangeux.
Tel est le sort des monts dégarnis de verdure,
De forêts, de buissons, par l'invisible usure,
Par l'éternel labeur des ruisseaux obstinés ;
Ils n'ont plus à montrer que des rocs décharnés,
Leur granit même enfin se ronge, meurt et croule ;
Et vers le lac profond la montagne s'écoule.
Partout se rapprochaient, se joignaient des ravins

Aux deux bords surplombés par des murs incertains,
Et la ville fondait dans ces énormes brèches.
Et puis, lorsqu'arrivaient les longues saisons sèches,
Et la flamme et le feu des dévorants étés
Dont l'ardeur calcinait les marbres effrités,
De grands tourbillons blancs en emportaient la poudre,
Et parfois ont frappé les marteaux de la foudre.
Le nom de la cité lui-même a disparu.
Le désert d'alentour par les siècles accru
Est parfois traversé par une caravane ;
Dans l'estuaire mort parfois une tartane
Mouille au tomber du soir, et repart au matin.
Et rien ne parle plus d'un grand empire éteint !



LUCTUS MATRIS.

LAMENTATIO MATRIS.

I.

Je n'allumerai point la torche nuptiale
Pour mon enfant si douce et si belle et si pâle !
Elle a quitté trop tôt le monde, où les amours
Joignent les cœurs humains par des serments trop courts ;
Elle a quitté le monde, avant que sa jeune âme,
Encor fermée aux vœux qui présagent la femme,
Que son cœur innocent et pur de tout émoi
Eussent d'autres souhaits que d'être auprès de moi.
Mon lait l'avait nourrie et mon sein sent encore
Cette main dont le cher tâtonnement l'explore,
Pour y chercher le cœur deviné sous le lait.
Son être tout entier de mon être était fait.
Hélas ! lorsque la mort entre mes bras l'a prise,
Dans le geste suprême où la vie agonise,

Au moment où ses yeux pour jamais s'éteignaient,
J'ai retrouvé ses mains d'enfant qui tâtonnaient —
Comme en ces jours bénis où tout son petit être
Devait, par leur toucher, implorer et connaître —
Pour se sentir encor sur le cœur maternel,
Et mon cœur a senti, sous le frisson mortel,
Leur recherche cesser, cesser leur confiance !

J'avais vu son corps jeune, ainsi qu'une espérance,
Fleurir, s'épanouir, se faire harmonieux !
Dans l'azur un peu gris et changeant de ses yeux,
J'avais vu se montrer d'abord des instants d'âme,
Soit qu'elle fût pensive ou parlât avec flamme ;
Puis, en de plus fréquents et de plus longs séjours,
Cette âme s'établir et montrer ses contours :
Ses jeunes jugements déjà clairs sur la vie,
Sa façon d'observer, sa gaîté sans envie,
Son esprit droit et net, et sa prompte bonté,
Le trésor le plus pur dont j'avais souhaité,
Plus que de tous les dons, enrichir son jeune être.
J'avais vu, sans orgueil mais heureuse, apparaître
Son cœur tel que mon cœur avait rêvé qu'il fût !
Si la vieille demeure aux murs sombres connut

La joie et le parfum des chansons et du rire,
Ce fut par elle seule ; elle était une myrrhe
De candide allégresse et de claire santé.
Mon cœur, longtemps craintif, de chagrins habité,
Rêvait secrètement un long bonheur pour elle,
Si le bonheur attend celle qui, douce et belle,
L'apporte dans ses mains au foyer de l'époux.
Et j'aurais au destin pardonné tous ses coups,
S'il avait enrichi cette vie ingénue
De la part de bonheur que je n'avais pas eue !

Mais un jour, sur le bord de l'Océan brumeux
Qui s'étend vers le nord et, sans cesse écumeux,
Roule ses rudes flots sur ses immenses grèves,
Où les couchants, pareils aux cœurs percés de glaives,
Renouvellent sans fin de tragiques trépas,
Et, dans leurs douloureux et suprêmes débats,
Éclaboussent de sang les houles et les dunes,
Sous un ciel plein de pleurs, fait pour les infortunes,
Son beau corps fut saisi d'un mal insoupçonné !
Et j'eus l'affreux souhait qu'il ne fût jamais né !

J'ai voulu l'emporter aux climats de lumière :
Sur de tièdes coteaux de douceur printanière

Qui gardent leurs rameaux des hivers abrités.
Son jeune être, entouré de voiles de clartés,
Offert au clair soleil, au bienfaiteur du monde,
Pourrait se ranimer à la vertu profonde
Qui, tombant sans trouver d'obstacle dans l'azur,
A l'homme comme aux fleurs donne un soutien plus sûr,
Un dessein d'exister plus fervent et plus dense
Que le secours changeant, la fuyante influence
Et le doute vital de nos cieux indécis.
Ah ! j'espérais, du moins, j'espérais un sursis
A l'arrêt qu'on avait tenté de me soustraire,
Comme si, dans mon cœur agonisant de mère,
Le mal de mon enfant n'avait pas retenti;
Comme si, mieux qu'eux tous, je n'avais pas senti
A quelle profondeur elle était déchirée !
Mais je voulais lutter, même désespérée
Je voulais lui donner, je voulais presque avoir
Un répit de l'adieu dans des semblants d'espoir,
Et faire que ses yeux, qui devenaient si graves,
Fussent un peu distraits, par des teintes suaves,
De ce fixe regard qui séjournait en eux,
Ses doux yeux, ses chers yeux, ses doux, ses chers yeux bleı

Dans la blanche maison à la haute terrasse,
Dans la blanche maison d'où le regard embrasse
L'amphithéâtre d'or dont les coteaux s'en vont
En gradins décroissants dont la mer fait le fond,
J'eus quelques jours d'espoir inquiet et fragile.
Sa joue était moins chaude et sa main moins fébrile,
Lorsque je les touchais sous un prétexte vain ;
Elle prenait parfois son sourire mutin,
Si récemment encor familier sur sa lèvre,
Elle riait de voir les jeux vifs de la chèvre
Avec son chevreautin sur le proche talus,
Ou le petit garçon aux gestes résolus
Qui chassait gravement sa vache paresseuse ;
Elle était moins songeuse et moins silencieuse ;
Son corps moins alangui reposait tout le jour
Dans le bain des clartés ; sur l'onduleux contour
Des longs coteaux et sur la mer bleue ou bleuâtre
Ses yeux aimaient errer ; sa toux opiniâtre,
Sa toux dont l'anxieuse attente et la terreur
M'étreignaient depuis tant de jours, et dont mon cœur
Se déchirait au fond des nuits, au fond des rêves,
Semblait se ralentir en plus fréquentes trêves :
Le toucher du soleil redonnait à son front
Son beau reflet doré de miel ; sa guérison,

En ces instants bénis, n'était plus impossible,
Et le flot d'une joie immense, irrésistible,
Passant sur mon chagrin, l'emportait hors de moi !
Pendant un jour, j'avais l'espoir, j'avais la foi !
Je sentais de nouveau ce que c'est que de vivre,
Autant qu'on peut sentir l'émoi dont on est ivre !
Ce furent les derniers débris de mon bonheur ;
Et par degrés, sur moi, se resserra l'horreur
L'indescriptible horreur des craintes reparues,
Des angoisses de tous les côtés accourues,
Et dont le cercle affreux autour de moi fermé
Etouffait cet espoir un instant ranimé.
Le mal qu'avait surpris la caresse première
De l'air pur et nouveau, de la tiède lumière,
Reprenait son travail secret, et triomphait,
Chaque jour un peu plus, du fragile bienfait
Dont cet azur avait leurré notre tendresse.
Et je n'eus plus en moi qu'une immense détresse
Héroïque, farouche, obstinée à lutter,
Que plus de désespoir ne faisait qu'exalter,
Morne et fièvreuse ensemble, et toujours clairvoyante !
Combattre jusqu'au bout, rester forte et vaillante,
Combattre pied à pied, combattre jour à jour,
Et minute à minute, envelopper d'amour

Sa chère âme à présent plus anxieuse, et faire
Qu'elle vît mon sourire et mon regard de mère
Quel que fût le côté vers lequel ses doux yeux
Se tournaient, ses chers yeux, ses doux, ses chers yeux
Lutter jusqu'au moment qui me l'aura ravie, [*bleus !*
Et près d'elle tomber ! Qu'importe alors ma vie !
Ah ! prolonger un peu la sienne avec mon sang,
Et, nos cœurs épuisés, mourir en l'embrassant !

Quand parfois je sortais — car il faut bien qu'on pleure —
Elle m'accompagnait, pour cet adieu d'une heure,
Des saluts prolongés de sa petite main,
Tant qu'elle me voyait dans le roide chemin,
A travers les rameaux encor nus des platanes,
Le long de ces talus bleuis de gentianes,
Ah ! comme j'ai pleuré ! je pleurais tous mes pleurs !
J'aurais voulu pleurer toujours ! mais des frayeurs
Me venaient à l'esprit et me saisissaient l'âme.
Je pensais tout à coup : « Peut-être elle réclame
« Que je sois auprès d'elle, et son pouls est fiévreux. »
Alors j'offrais au vent mes lèvres et mes yeux,
Afin qu'il y séchât les traces de mes larmes ;
Et mon retour, hâté par ces brusques alarmes,

Descendant follement la pente du chemin,
Retrouvait le salut de sa petite main;
Je prenais un pas lent pour arriver vers elle,
Feignant de m'attarder et cueillant pêle-mêle
Une touffe de fleurs que je ne voyais pas,
Et dont je me voilais, lorsque, tendant ses bras,
Elle disait avec sa manière gentille:
« Méchante, de laisser aussi longtemps sa fille! »
Et quand je me baissais pour la baiser au front,
Je sentais tout un flot de pleurs aussi profond
Surgir en moi, que si je n'étais pas allée
En verser le trop plein dans la sente isolée.
Craignant de me trahir par un sanglot nouveau,
Pour mon bouquet froissé j'allais chercher de l'eau.

Dans le pays des fleurs j'ai vu périr ma rose;
J'ai vu sa bouche pâle, amincie et trop close,
Que naguère entrouvait un rire toujours prêt,
S'attrister quelquefois d'un propos inquiet,
Et souvent se serrer d'un étrange silence.
Oui! j'ai vu dépérir et fléchir l'élégance
De son corps gracieux fièrement virginal,
Et j'entendais sa voix — parmi cet air vernal,

Plein du gazouillement nouveau des hirondelles —
Se voiler chaque jour sous des toux plus cruelles !
Et surtout, ah ! surtout ! je sentais son regard
Par instants résigné, parfois presque hagard,
Attacher sur le mien sa demande secrète,
La demande obstinée, inflexible, inquiète,
Dont la lucide ardeur me faisait défaillir.
Quand mes yeux se troublaient, épuisés de mentir,
Je sortais et j'allais pleurer dans la lumière,
Et puis je revenais, paisible et familière,
Mettre dans mes propos, sans paraître y songer,
Quelque menu projet — dont l'effort mensonger
Laissait un fiel affreux sur ma lèvre meurtrie —
Pour le jour peu lointain où je l'aurais guérie.

Elle est morte en mes bras quand se levait le jour !
Et j'ai pu la bercer de paroles d'amour,
De son nom répété jusqu'à l'instant suprême.
Sur son front défaillant j'ai mis le diadème
De mes pauvres baisers maternels, les derniers,
Sur ce beau front si pur où mes baisers premiers
N'étaient point effacés par aucun autre encore !
Et la chambre s'emplit soudainement d'aurore.

Quand je vis que ses yeux me regardaient sans voir,
Je pus les refermer. Puis, dans un gouffre noir,
Avec un seul grand cri, tomba, roula mon âme,
Comme un flambeau jeté dont on éteint la flamme!

J'ai ramené son corps sous un ciel nébuleux,
Rarement entrouvert de jours brillants et bleus,
Dans un pays sans joie, où la pluie et la brume
Voilent la longue année, aux yeux pleins d'amertume,
De longs vêtements gris et noirs toujours tremblants,
Et changent en un deuil le cortège des ans
Que notre été fragile arrête en courtes pauses;
J'ai ramené son corps loin du pays des roses,
Son doux corps qui jadis égalait leurs couleurs!
Il aurait mieux dormi sur le coteau des fleurs,
Sur le coteau couvert d'œillets et de narcisses,
Où le printemps sans fin épanche ses délices,
Attardant de parfums le zéphyr alourdi.
Son cher corps juvénile, en ce sol attiédi
Et toujours recouvert de corolles écloses,
S'en serait retourné plus doucement aux choses,
Sous la caresse immense et tendre des clartés,
Que sous les souffles durs de nos cieux attristés!

Mais j'ai voulu l'avoir dans le froid cimetière
Où le marbre contient la commune poussière
De ceux qui l'ont aimée et de ceux qu'elle aima,
De l'aïeule dont l'âge affaibli se charma
De son premier propos, de son premier sourire.
Près du nom paternel j'ai voulu faire inscrire
Son doux nom, son cher nom, son âge virginal,
Dans le froid cimetière, où le ciel pluvial,
Pour quelques jours d'azur ouvrant ses mois moroses,
Ne permet aux rosiers que de porter des roses
Dont le destin est court comme le fut le sien,
Dans le froid cimetière, et qui sera le mien,
Où je la vois dormir et je la sens m'attendre!
Si notre ciel est sombre il est parfois plus tendre,
Plus fait pour nos chagrins, plus semblable à nos pleurs
Que ce ciel orgueilleux de ses calmes splendeurs,
Qui n'a point su guérir ma douce enfant pâlie.
O ciel lourd de tristesse et de mélancolie,
Sous lequel a grandi son corps rapide et pur,
Je veux ton long nuage et ton fragile azur,
Et ta brume toujours changeante comme un rêve,
Sur cette tombe où tient une douceur si brève,
Et sur laquelle veille une douleur sans fin,
O ciel toujours rempli d'un espoir qui s'éteint!

II.

Déesse, ô Déméter, toi qui pleuras ta fille,
Quand Pluton la ravit à cette terre où brille
La clarté qui nourrit les nuances des fleurs,
O grand cœur maternel, qui connus les douleurs
Des mères dont les mains veulent l'enfant perdue,
Des mères dont les yeux cherchent, dans l'étendue,
Le cher corps bondissant, le vol clair des cheveux,
La robe aux plis légers flottante au gré des jeux,
Et le visage heureux qui se tournait vers elles;
Déesse dont les pleurs ont rempli les prunelles,
O mère, donne moi, non les pourpres pavots,
La plante de l'oubli, verseuse de repos,
Mais les plantes de deuil dont tu fus couronnée,
Quand tes mains ont couvert ta tête abandonnée,
Le lierre, la rue et le dur cyprès noir!
Écoute mes sanglots, reçois mon désespoir!
Toi qui criais un nom à travers les prairies,
Toi qui, parmi les monts, tordais tes mains meurtries,

Toi dont la plainte immense avait flétri l'été,
Accueille dans ton sein, où l'immortalité
Rendait plus vaste encor ta douleur maternelle,
Ma douleur qui mérite aussi d'être immortelle !

AD IMUM COR.

Hélas ! non seulement, en me laissant en pleurs,
Seule, seule, au milieu d'un monde où les lueurs
Des instants d'espérance et des heures sereines
Sont mortes pour jamais, en ces quelques semaines,
Hélas ! non seulement elle a pris l'avenir,
Mais elle a pris aussi ce que le souvenir
Avait laissé de cher en mon âme attristée.
Dans le renoncement d'une vie acceptée
Avec tant de regrets à demi détachés,
Ses désillusions et ses chagrins cachés,
Et ses bouquets flétris, et ses traces de glaives,
Et ses tombeaux où sont ensevelis des rêves,
Je conservais encor, d'un soin tendre et jaloux,
La mémoire de jours qui m'avaient été doux,

D'autant plus précieux qu'ils m'avaient été rares.
Je désirais garder, entre mes mains avares,
Assez de joie, assez de bonheur, pour pouvoir,
Quand je songeais à elle, en nourrir mon espoir,
Le bonheur qu'il fallait pour me la feindre heureuse.
Dans ma propre existence, austère et douloureuse,
J'avais de quoi parer la sienne et l'embellir.
Mon cœur aurait laissé ces lumières périr,
Si l'usage sacré ne les avait sauvées
Pour qui ce cher souci les avait préservées;
Oui! mes pauvres bonheurs, déjà presque oubliés,
Comme des fils de chanvre à des fils d'or liés,
Rattachaient les clartés de ma vie à la fête
Où je me complaisais à voir sa jeune tête
Sourire et s'éloigner vers un riant futur!
Mais le ciel s'est fermé du côté de l'azur;
Pour ce reste de joie, à présent inutile,
Mon sein n'a plus besoin de garder un asile,
Et tout ce qui restait de doux dans mon passé
Avec elle est éteint, avec elle effacé.

PROPE SEPULCRA.

Chaque jour, quand je vais où sont les morts, je passe
Devant le menuisier, et, par la porte basse,
Je le vois au travail ; il construit des cercueils,
Il construit des berceaux ; pour la joie ou les deuils,
De jour en jour, d'un bout à l'autre de l'année,
Sa scie au cri grinçant, poussée et ramenée,
Besogne ; son rabot glissant fuit, et des coups
Du marteau régulier qui frappe sur les clous,
L'atelier, tout jonché de copeaux, est sonore.
Contre le mur, à l'heure où tout se décolore,
Lorsqu'ils sont achevés, l'homme les met en rang,
Il peint les uns en noir et les autres en blanc ;
Et, que le long chemin soit recouvert de neige,
Ou bordé de lilas, un incessant cortège

De gens aux yeux remplis de larmes ou d'orgueil,
A pas lourds ou légers s'avance vers son seuil.
Pour ce qui sort de terre ou retourne à la terre,
Ils viennent, apportant le lange ou le suaire,
Préparer le premier ou le dernier abri
Du flot qui naît sans cesse, et sans cesse périt;
Et, disposant son double ouvrage à la muraille,
Toujours, le menuisier indifférent travaille.

LA MÈRE ET LA MENDIANTE.

La Mendiante.

Je suis une inconnue et suis une étrangère,
Mes malheurs n'ont point fait ma bouche mensongère,
Quel que soit le fardeau dont mon sort est chargé:
Crois moi, ce fut hier au soir que j'ai mangé
Le seul morceau de pain qui me restât encore.
J'ai dormi contre un mur jusqu'à la froide aurore,
Et, depuis mon réveil, j'ai suivi ce chemin,
Sans rencontrer personne à qui tendre la main.
Je suis lasse et j'ai faim. Sois bonne, considère
Que je souffre encor plus d'avoir connu naguère,

O toi dont les doux yeux semblent s'apitoyer,
Des jours qui n'étaient point malheureux, un foyer
Où le travail mettait la paix avec l'aisance,
Où mon cœur, chaque soir, goûtait la confiance,
Quand mes enfants venaient s'endormir sur mon sein,
De ne point redouter le jour du lendemain !
Le malheur est venu ; l'ivresse a pris mon homme,
Elle en a fait d'abord une bête de somme,
Puis une bête fauve ; après des jours affreux
Où les retours du soir, toujours plus dangereux,
Ramenaient plus de coups, d'outrage et de menace,
Où j'ai vu mes enfants essuyer, sur leur face,
Le sang qui jaillissait sous le poing paternel,
Où je sentais mon bras devenir criminel,
Il est parti soudain. J'ignore en quel abîme
De dégradation, de misère ou de crime
Il est allé se perdre. Et nous avons eu froid,
Et nous avons eu faim ; et peut-être l'effroi
Avait en mes enfants tué le goût de vivre,
Et la mort est sans doute un bienfait qui délivre
Des êtres qu'attendait un sort semblable au mien !
Et je suis maintenant seule, et sans le soutien
Que donne le besoin de soutenir les autres !
Les maux les plus cruels semblent toujours les nôtres,

Mais je crois malaisé qu'un cœur puisse tenir
Plus de peines. — Je vois ton regard s'attendrir
De larmes, que mes yeux ne peuvent plus répandre,
Ils en ont versé trop ; mais tes pleurs sur ma cendre
Me sont doux, comme si moi-même je pleurais...
Je ne t'ai rien conté qu'en mots simples et vrais.

LA MÈRE.

Tiens ! Prends ceci d'abord. Là-bas l'hôtellerie,
Cette maison du coin, de glycines fleurie,
Te donnera ce soir une couche, un repas.
Soulage ta fatigue et ta faim ; ne pars pas
Demain sans revenir jusqu'à cette demeure ;
Que la route du moins te soit un peu meilleure,
Si ton cœur ne peut pas être moins malheureux !

LA MENDIANTE.

Toi dont la main est bonne à l'égal de tes yeux,
Que l'âme de pitié bienfaisante, qui siège
Dans ton regard pensif, te garde et te protège

Des détresses à qui ton cœur sait compatir.
Si des maux que ce fut mon destin de souffrir
Je pouvais écarter de toi le plus terrible,
Celui dont la douleur, presque incompréhensible,
Ravage pour toujours tout notre être défait,
Et qui donne à la vie un aspect de forfait,
J'invoquerais les Dieux qu'avant tout autre peine,
Ils écartent de toi la douleur surhumaine
De sentir que tes bras, comme l'ont fait les miens,
Étreignent vainement, lamentables soutiens,
Une enfant qui prévoit la mort et qui s'attache
A nous, et dont l'étreinte à notre cou se lâche
Et retombe de nous pour jamais! c'est affreux!
Que d'un instant pareil te protègent les Dieux!

La Mère.

Tu l'as souffert aussi! O mère, pauvre mère!
Tu dis vrai! c'est affreux! Et la brume légère
Qui vient sur ces doux yeux qui ne nous cherchent plus,
Et qui met d'infinis espaces étendus
Entre nos pauvres mains et la chair adorée,
La chair de notre chair, à jamais retirée!
Oui! c'est un crime horrible, et les Dieux sont cruels!

La Mendiante.

Qu'ai-je dit! Qu'ai-je fait! Par quels propos mortels
Je déchire ton cœur à l'endroit le plus tendre,
Et ravive le mal dont je crois te défendre!
Pardonne moi! Je suis — sans l'avoir mérité —
Si pleine d'infortune et de calamité
Que même mes souhaits de paix et de tendresse
Apportent du chagrin à qui je les adresse!
Qu'ai-je donc fait aux Dieux pour que leurs longs courroux
Retirent à mes vœux le pouvoir d'être doux?
Quel sort terrible rend ma gratitude amère,
Et corrompt, de ma propre angoisse, ma prière?

La Mère.

Ne parle pas ainsi, femme, relève-toi!
Ne crois pas que tes mots aient fait revivre en moi
Une douleur qui coule au sang de chaque veine,
Et ne fait qu'un constant soupir de mon haleine!
Ah! toute ma pitié pour ton sort n'était rien,
Toi qui portes dans l'âme un deuil pareil au mien!

Nous sommes toutes deux des mères douloureuses,
Nos pleurs, les mêmes pleurs, ont fait nos faces creuses,
Et nous avons au sein le même trait saignant.
Je ne veux pas penser, ce soir, qu'en t'éloignant
Tu sentes un regret de m'avoir rencontrée ;
Par ton affliction tu m'es chère et sacrée ;
Laisse mon désespoir accueillir ta douleur,
Viens dormir sous mon toit, pauvre mère, ma sœur !

RÉVEIL.

Quelquefois, le matin, vers la fin du sommeil,
Quand, dans l'inconscience et dans l'incertitude.
L'âme monte aborder aux grèves du réveil
Sur qui bat constamment un flot amer et rude,

Ayant un sens obscur de quelque obscur chagrin,
Je ne sais si j'en sors ou si je le retrouve,
Si c'est un vrai malheur dont le retour m'étreint,
Ou si du rêve affreux meurt dans ce que j'éprouve ;

J'ouvre, en un brusque effort, mes yeux troublés, je vois
Le soleil traverser ma chambre en bande claire,
Des oiseaux font leur bruit gazouillant, et je crois
Entendre le cher cri matinal : « Bonjour, mère ! »

Le temps que prend la foudre à jeter sa lueur,
Mon cœur est inondé d'ineffable délice,
Mon sein gonflé du lait de l'ancienne douceur,
La douceur nourricière, auguste et rédemptrice.

Mais la voix ne vient pas ; et tout d'un coup, un seul,
Je connais que je suis dans ma longue souffrance,
Je retrouve sur moi les plis de mon linceul :
Mon âme remontait vers sa désespérance !

SOUS LA LUNE.

« Pourquoi si pâle, ô lune, et pourquoi tristement
Traverses-tu le ciel ? » — « C'est que j'ai pour tourment
De ne voir que des yeux dont j'éclaire les larmes,
Les yeux que les soucis, l'angoisse et les alarmes
Empêchent de se clore au bienfait du sommeil.
Leurs regards torturés d'un incurable éveil
Viennent à moi, fiévreux ou ternis de souffrance,
Je ne reçois jamais que la désespérance
De cœurs qu'est impuissante à soulager la nuit !
Et toi qui veux savoir pourquoi mon front languit
Dans de froides clartés ou des vapeurs blafardes,
Ne sais-tu pas avec quels yeux tu me regardes,

Quels yeux navrés, et quelle image de douleur
Plus pâle que moi-même admire ma pâleur ?
Ne devines-tu pas que ta propre détresse
Est de celles d'où naît et dont vit ma tristesse ? »

VIA SEPULCRALIS.

L'Ami.

Il t'a plu de marcher le long de cette route
Que bordent les tombeaux, et qu'abrite la voûte
De ces platanes vieux qui croisent leurs rameaux ;
Leur ombrage est plus frais de la fraîcheur des eaux
Courantes sur les flancs rocheux de la colline,
Qui, se réunissant le long de la ravine,
Traversent, en riant, la largeur du chemin,
Et, de l'autre côté, trouvant un creux soudain,
Se jettent dans les airs en légère cascade.
N'es-tu point lasse au moins de cette promenade ?
Veux-tu te reposer et t'asseoir sur ce banc
Qu'assombrit et qu'évente un saule retombant,
A quelques pas montants du chemin qu'il domine ?
La place est à souhait, et cette heure est divine.

La Mère.

Non! je veux visiter cet endroit consacré,
Où le peuple des morts est plus dense et serré
Que celui des vivants affairés dans la ville.
Chaque journée amène à leur cité tranquille
Des habitants nouveaux qui ne la troublent pas,
Car la fièvre et l'effort ont déserté leurs bras.
Vois! les sépulcres font une blanche avenue;
Jusqu'où l'œil peut aller, la ligne est continue
Des stèles, des frontons, et des cippes dressés
Avec leurs noms récents ou d'autres effacés,
Et des lames de marbre, et des fûts ornés d'urnes;
On marche entre deux rangs d'images taciturnes
Qui fixent les passants de leurs yeux sans regard;
Dans ce dernier abri d'où n'est plus de départ,
Ils voient notre troupeau qui vers eux s'achemine.
Combien ils sont! sais-tu vers quel point se termine
Ce trajet sépulcral qui fuit devant nos pas?

L'Ami.

Il contourne le mont, s'éloigne vers le bas,

Descend, sans s'interrompre, au fond de la vallée,
Et sa fin, librement dans la plaine étalée,
En ilots élargis s'y disperse et s'étend ;
Et ce terme est au moins de deux milles distant.

La Mère.

Ah ! la funèbre voie ! et pourtant, sur ces tombes,
S'entrelacent des fleurs et volent des colombes.
La piété de ceux qui vivent veut encor
Par dessus ce néant maintenir un décor
Qui jette sur les morts un tremblement de vie.
Dans quels jardins la vue est-elle ainsi ravie
De ces profusions de jasmins, de rosiers,
De lys, de mille fleurs, d'arbustes, d'aliziers,
De myrtes, de lauriers, dont la forte verdure
Semble vouloir montrer quelque chose qui dure
Aux lieux où tout s'écroule en poudre et vient périr ?
Et même on voit des fruits sur ces marbres mûrir,
Les figuiers laisser choir leurs figues entrouvertes,
Et la vigne, entourant le fût de feuilles vertes,
Orner de grappes d'or, le vase qu'il soutient.
Le jardin, entraînant le verger, circonvient

Chacun de ces tombeaux, afin qu'il dissimule
Sa menace un instant, et que, de nous, recule,
Fût-ce de l'épaisseur d'un chèvrefeuille en fleurs,
Ou d'un rameau de coings, le seuil blanc des terreurs.
Combien de ces tombeaux sont déjà vieux! La trace
Des noms qui se croyaient gardés par eux s'efface,
Et les inscriptions, d'où des mots sont tombés,
Ne livrent que des sens rompus, mal dérobés
A cette obscurité dont chaque jour les couvre.

L'Ami.

Certains sont malaisés; un peu d'étude entrouvre
Ces fragments que le Temps jaloux veut enlever,
Et parfois un seul mot suffit pour retrouver
La ligne sous son doigt brutal presque écrasée!

La Mère.

Lis moi les mots écrits sur cette stèle usée.

L'Ami.

(Il lit).

« Que faisais-tu, vivante ? » — « Au jardin paternel,
» Je regardais l'abeille en quête de son miel,
» J'essayais de saisir ou bien quelque cigale,
» Ou quelque sauterelle à la fuite inégale,
Qui déroutait ma main trop lente, par ses bonds ;
» Puis, je les suspendais dans des cages de joncs,
» Pour les faire chanter dans la clarté vermeille !
» Maintenant le grillon, la cigale, l'abeille
» Rodent impunément parmi l'herbe, qui croît
» Sur mon corps autrefois si léger ; et c'est moi
» Qu'une cage retient à présent prisonnière,
» Dans laquelle il n'y a ni chansons, ni lumière. »

La Mère.

Elle est rapide aussi l'âpre main du Trépas !
Elle a su te saisir dans tes jeunes ébats !
Pauvre petite !... Et là, sur la stèle voisine,
Sur celle dont la pierre est plus blanche et plus fine,

Et qui montre en relief deux corbeilles de fleurs
Si parfaites que l'œil leur prête leurs couleurs?...

L'Ami.

(Il lit).

« *J'étais jeune et jolie, et jouais de la flûte;*
» *Je ne songeais à rien qu'à l'heureuse minute*
» *Que parfumaient les fleurs dont mon front était ceint;*
» *L'Amour tumultueux habitait dans mon sein,*
» *Mais les Grâces touchaient ma lèvre de décence.*
» *Le trépas m'a saisie après un soir de danse,*
» *Le tombeau m'a reçue au sortir d'un banquet;*
» *Maintenant, je n'ai plus couronne, ni bouquet,*
» *Je n'ai que de la terre entre mes mains fluettes;*
» *Passant, fais moi présent de quelques violettes!*

La Mère.

Ce n'est plus leur saison, mignonne, mais voici
Quelques plus sombres fleurs d'aster et de souci,

Les seules que mes mains sachent tenir encore,
Et cette humble faveur, que ta prière implore,
Te vient d'un cœur touché de ton destin trop court...
Et cet autre tombeau, de forme étrange et lourd?

L'Ami.

(Il lit).

« *Quel fut ton nom?* » — « *Thyllis.* » — « *A quel*
[*âge es-tu morte?* »
« *A l'âge où l'hyménée entrouvre notre porte?* » —
« *Et qui te fit périr?* » — « *Sur le bord de la mer,*
» *Jouant sur un rocher du reflux découvert,*
» *Et que les goëmons, les algues rendaient lisse,*
» *Je cours étourdiment, je perds pied et je glisse.*
» *Mes mains aux brins flottants ne purent s'accrocher,*
» *Et l'onde était profonde autour de ce rocher;*
» *Sous le cristal mouvant et dans un creux de sable,*
« *J'ai passé dans les bras du sommeil immuable.*
» *Cest pourquoi mes parents attristés m'ont dressé*
» *Ce cippe, aù bas duquel le sculpteur a laissé*
» *Un pied anfractueux, semblable à de la roche*
» *Où, près d'algues de mer, le goëmon s'accroche.* »

La Mère.

Et cet ambitieux sépulcre, couronné
D'une pomme de pin en bronze, et tout orné
D'un tour de bas-reliefs, déjà confus et fruste,
Sur lesquels le lichen ou la mousse s'incruste ?

L'Ami.

(Il lit).

« *Dans l'isthme, Diophon, fils de Démocharis,*
» *Athlète juvénile, a remporté les prix*
» *De la course, du saut, de la lance, du disque,*
» *Du javelot rapide ; et sur cet obélisque*
» *Qui porte fièrement à ses quatre côtés*
» *Des rameaux d'olivier et des palmes sculptés,*
» *Tu le vois accomplir sa quintuple victoire.*
» *Mais, comme il revenait, beau de sa jeune gloire,*
» *Vers sa cité natale où déjà son retour*
» *Se célébrait de chœurs et d'hymnes, au détour*
» *Du chemin qu'il suivait, un arbre, dans sa chute,*
» *A remporté sur lui le dur prix de la lutte,*

» *Et l'étendit mourant sur les cailloux aigus!*
» *Son triomphe et son deuil, ensemble confondus,*
» *A l'ode pindarique ont mélangé les thrènes.*
» *Il n'a plus combattu sur les fines arènes,*
» *Il n'a point moissonné les lauriers successifs;*
» *Mais ce tombeau l'honore à l'ombre de ces ifs!* »

La Mère.

Ah! rien ne les défend! leur beauté ni leur force!
Elles ne sont plutôt que la fatale amorce
Qui dirige vers eux, en ses jeux scélérats,
Le requin formidable et hideux du Trépas?
Il recherche leurs corps dans sa chasse féroce;
Et c'est pourquoi la Mort est si souvent précoce…
  Et ce cippe où se voient deux visages gravés,
Que les rebords saillants du marbre ont préservés,
Si semblables entre eux que l'on dirait le même?
Les mêmes fleurs leur font un même diadème,
Leurs cheveux sont bouclés de la même façon,
Et leurs yeux sont encor restés à l'unisson,
Bien qu'ils soient dépouillés du regard, dont les flammes
Devaient mieux exprimer l'union des deux âmes.

L'Ami.

(Il lit).

« *Celles-ci sont deux sœurs ; un an les séparait.*
» *La même fleur, selon les saisons, les parait,*
» *Et le même ruban nouait l'or de leurs tresses ;*
» *Leurs cœurs se chérissaient de pareilles tendresses.*
» *Leur enfance grandit joyeuse jusqu'au jour*
» *Qui vient gonfler le sein des vierges pour l'Amour.*
» *L'aînée alors, aimant un garçon insensible,*
» *Se plut à dépérir d'une langueur paisible.*
» *Ainsi qu'un beau lis blanc au bord des eaux cueilli,*
» *D'heure en heure penchant son visage pâli,*
» *Elle cessa de vivre avec un doux sourire ;*
» *Et le vent du trépas fut pour elle un zéphyre.*
» *Mais sa plus jeune sœur, comme elle s'inclinant,*
» *Voulut aussi mourir ; un an juste, donnant*
» *Un nombre égal de jours à leurs deux existences,*
» *Sépara leurs deux morts comme leurs deux naissances* »

La Mère.

Lieux cruels ! à chacun de ces pas affligeants
S'accroît cette moisson d'enfants, de jeunes gens

C'est donc à l'heure unique où la vie a ses charmes
Que se fait le butin de la Mort! Que de larmes,
De lamentations, d'appels, que de sanglots
Ces fragments mutilés tiennent en quelques mots!
Quelle détresse humaine a visité ces pierres!
Ce pauvre et bas sépulcre envahi par des lierres
Porte des instruments de chasse et de labour.
Sans doute, celui-là ne fut pas le séjour
D'un enfant, mais d'un homme arrivé jusqu'au terme
Où la vie a fini son cercle et se referme.
Pour dix tombeaux d'enfants n'en est-il donc qu'un seul
Dont l'éternel tenant dorme en un grand linceul?

L'Ami.

(Il lit).

« *Les ans qui m'ont courbé jusque sous cette pierre,*
« *Après, de leur main lourde, avoir voûté mon dos,*
» *M'ont enfin, tout caduc et presque centenaire,*
» *Pour la première fois conduit vers le repos.*
« *Autour de mes enfants j'ai roulé le suaire;*
» *Vers le monde aboli, sans jour et sans échos,*
» *Trois filles et trois fils ont entraîné leur mère,*
» *Dans les champs empourprés de funèbres pavots!*

» *Et moi, j'ai dû porter mon fardeau solitaire,*
» *A travers les assauts du sort ou ses complots,*
» *A travers le chagrin, l'angoisse et la misère,*
» *Heureux lorsque mes yeux, par l'âge presque clos,*
» *Aperçurent enfin l'étroit tertre de terre*
» *Où ma chair douloureuse a libéré mes os.* »

La Mère.

Ah! le plus malheureux! ah! misérable race!
Arrête! c'est assez! je suis navrée et lasse!
Éloignons-nous d'ici!

L'Ami.

Repose-toi d'abord!
Assieds-toi sur ce coin de rocher, tout au bord
Du chemin qui regarde et penche vers la ville.
Détourne tes pensers de ce peuple immobile!
Contemple la cité vivante et son travail:
Elle avance ses quais hardis, comme un poitrail
De cheval qui fend l'onde et se met à la nage;
Elle suit de ses bras la courbe du rivage,

Afin de contenir la rade, où, par milliers,
Pour entrer ou sortir, se croisent les voiliers;
Au levant, elle pousse au loin son large môle,
Son cap porte, au couchant, un phare sur l'épaule;
Tous les trésors du monde arrivent jour et nuit
Pour nourrir son labeur. Entends-tu ce long bruit?
Ce sont tous ses appels, ses cris et ses murmures;
Entends-tu, dans cette eau chantante et ces ramures,
La rumeur qui s'élève et parvient jusqu'à nous?
Ce sont ses chariots, tous ses métiers, les coups
Des marteaux de charpente et des marteaux de forge,
Et c'est comme l'ahan exhalé de la gorge
De Titans, aux combats gigantesques soustraits,
Qui prêtent leur cent bras aux travaux de la paix!
C'est l'heure active, drue et pourpre où la journée
S'exalte à compléter sa tâche terminée.
La baie est admirable, à présent; le soleil,
Qui décline, la change en vaste champ vermeil
Où les voiles ont l'air de socs qui le labourent;
Quelques nuages vifs, un peu roses, parcourent,
Tout proches de la mer, les cieux déjà pâlis;
Le cap rugueux, au fond de chacun de ses plis,
Amasse une vapeur violette et pourprée,
De grands poudroiements d'or, çà et là, pénétrée,

Mais son sommet plus sombre a durci son contour.
Une gloire s'épand sur le travail du jour ;
Elle semble bénir ce que son âpre ouvrage
A pris à tant de cœurs d'effort et de courage,
Et la vaillante ruche humaine a sa grandeur,
Sous son dais de fumée où tombe une splendeur.

La Mère.

Je pense qu'il y meurt des enfants d'heure en heure
Et que, près de berceaux, plus d'une mère pleure,
Pleure et se tord les bras, qui montera demain,
Sous des voiles de deuil, le sinistre chemin
Dont je sens la froideur derrière nous !

Regarde !

La ligne des tombeaux est livide et blafarde,
Le dôme noircissant des platanes s'emplit
D'un crépuscule étrange où le jour affaibli
Semble se reculer et mourir sur les marbres.
L'ombre envahit déjà l'espace entre les arbres :
Dans les rayons éteints ont cessé les couleurs ;
Quelle main a cueilli tous les fruits et les fleurs ?

Rien ne reste, sinon la blancheur sépulcrale
Des pierres, et parfois une figure pâle
Qui s'attarde et qui rentre à regret dans la nuit.
Le silence est suprême ! Et qu'est le vaste bruit
De la cité, du port et de toute la ruche,
Si ce n'est qu'un peu d'eau répandu d'une cruche
Qui se perd dans le sable infini du Néant ?
On ne fait qu'ajouter à la Mort, en créant !

L'Ami.

Le soir va s'épaissir, et tu t'es reposée.
Déjà les herbes sont humides de rosée
Dans les prés qu'il nous faut traverser, et je crains
Que les sentiers ne soient, dans la brume, incertains.
N'as-tu donc pas assez de tristesse glanée
Au long de cette sombre et cruelle journée ?
N'augmente pas encor mon regret de t'avoir
Menée à cet endroit où je devais prévoir
Qu'il jaillirait pour toi des fontaines amères !

La Mère.

Ami, pardonne-moi ! C'est malgré tes prières,

Et malgré ton conseil aussi que j'ai voulu
Venir jusqu'au chemin funèbre ; il a fallu
Que je porte mon cœur à des sources de larmes !
Dans tes graves propos je voyais tes alarmes,
Et que tu redoutais ce que j'ai ressenti ;
Je pensais bien souffrir ; pour mon cœur averti
Ces instants douloureux n'ont point eu de surprise.
Mais mon propre chagrin les passe et les épuise,
Ils se perdent en lui que j'ai toujours en moi !
Reste donc sans regret de ce jour qui décroît,
Et qu'à ses propres yeux ma gratitude acquitte
L'Ami qui, malgré lui, vers ces lieux m'a conduite !

APPARITION.

Je la revois souvent, dans la veille ou le rêve,
A des âges divers, en ces moments heureux
Où le cœur maternel, en secret orgueilleux,
D'un brusque flot de joie et d'espoir se soulève ;

Avec son maintien pur, son visage un peu fier,
Je la revois souvent, dans le rêve ou la veille,
En ces moments heureux où le cœur s'émerveille
D'un charme inattendu, dans l'enfant découvert.

Toujours un souvenir retrouvé me rappelle
Quel jour, en quel endroit je l'aperçus ainsi :
Elle avait cette robe au soir qu'elle s'assit
Sur le bord du vieux pont ; et je la trouvai belle ;

Elle avait aux cheveux ces deux brins de lilas
Quand eut lieu des enfants la fête printanière ;
Dans notre jardin clair et soyeux de lumière,
Elle accourut vers moi, ces roses dans les bras.

Mais parfois elle vient revoir mon infortune,
Dans les plis refermés d'un manteau sombre et long,
Un peu pâle, et portant une guirlande au front,
De volubilis bleus qui s'ouvrent sous la lune.

Je cherche vainement dans mon cher souvenir,
Je ne puis retrouver quand elle eut ce costume,
Ni dans quel lieu flottait cette légère brume
Dans laquelle, bientôt, je la vois repartir.

L'ÉTERNELLE TAPISSERIE.

Dans la salle aux lambris de cèdre et d'olivier,
Tu travailles sans fin sur le même métier,
Pénélope au front las, à la main jamais lasse.
Chaque jour, ton aiguille infatigable trace,
Ouvrière docile entre tes doigts savants,
Des femmes, des vieillards ou des petits enfants
Qui paraissent joyeux et qui te font plus triste.
Tu t'arrêtes alors, et dis à la flûtiste
De te jouer un air mélancolique et doux;
Tu restes un instant les mains sur les genoux,
Et, poussant un soupir profond, tu continues
A broder ces frais corps aux têtes ingénues

Dont tu fais le regard toujours tourné vers toi.
Durant tout le long jour, sous le vol de ton doigt,
Pour former les tableaux de ta tapisserie,
La laine aux tons divers se mêle et s'apparie.
La corbeille en est pleine, à tes pieds ; tu choisis
Les fils ou blancs ou noirs ou verts ou cramoisis,
Et d'eux naissent la terre avec ses moissons blondes,
La mer avec les traits réguliers de ses ondes,
Les collines avec des bois sur leurs penchants,
Les plaisirs de la chasse ou les travaux des champs,
Ou tout au loin un mont avec sa citadelle,
Ou tout auprès un chœur entourant une stèle,
Ou vingt autres tableaux riants ou malheureux
Où le destin humain étale, au pied des Dieux,
Tout ce qu'il reçoit d'eux de souffrance ou de joie.
Si, sur le long espace où la toile s'éploie,
Ces tableaux se suivaient pressés et continus,
Les aspects de la vie y seraient tous tenus,
Et, sous tes nobles doigts, s'étendrait son poëme,
Comme un sillon fleurit pour la main qui le sème.

Mais quand la lune met, pleine ou dans son essor,
Sa faucille d'argent ou son bouclier d'or

Dans l'azur assombri qu'enferme ta fenêtre,
Sitôt ta main s'occupe à faire disparaître
Ce qu'elle avait créé dans les heures du jour.
Elle arrache les fils où se clôt le contour
Qui sépare et contient chaque forme diverse,
Sans qui la vie éparse et flottante disperse
Ses éléments confus en un chaos sans nom.
Tout s'écoule et se fond dans ce vaste abandon,
Il reste une indécise et commune matière
Qu'il faudra que l'effort divin de la lumière
Démêle, assemble et tire en secrets écheveaux,
Pour qu'il en sorte un monde et des êtres nouveaux.
Mais ta main toujours plus obstinée à détruire
Arrache aussi ces fonds ; tout fuit, tout se retire,
Meurt, partout où passa ton geste désolant.
Et la toile s'étend ainsi qu'un néant blanc.
Tu te dresses alors, frémissante, farouche,
Et ta lampe d'argent te conduit vers ta couche ;
Et les sommeils troublés où tu vas te plonger,
Dans un rêve alterné, te feront saccager
Et broder tour à tour ton œuvre décevante.
Mais la morne pâleur de la toile gisante
Reçoit, comme un linceul, le reflet pâle et mort
De ce globe où la vie a cessé son effort.

Quand le quadrige clair, ô triste Pénélope,
Le quadrige au timon d'or flamboyant galope,
Soulevant la lumière aux pentes de l'azur,
Quand l'ombre des cyprès revient toucher le mur,
Et qu'au faîte du toit meurt la tardive étoile,
Tu vas à ton métier, devant la même toile.
Sur le même travail toujours inaccompli,
Tu penches de nouveau ton front pur et pâli.
Poussant du même effort l'aiguille de la veille,
Des mêmes écheveaux de la même corbeille
Tu rappelles au jour les êtres disparus;
Et renaissent les bois ou les champs, parcourus
De chasseurs, de bergers, de laboureurs, de bêtes,
Et renaissent aussi ces enfants dont les têtes
Ont toutes leurs regards attachés sur le tien.
Quand tu traces leurs traits, de nouveau ton maintien
S'attriste, et soupirant tu dis à la flûteuse
De te jouer ses airs de musique endormeuse.
Puis, quand descend le soir, ta main encor détruit
L'ouvrage sorti d'elle, et tout meurt, et tout fuit.
Mais toujours la dernière image qu'elle efface
Est un de ces enfants adorés dont la face
Te cherche avec des yeux sur lesquels, maintes fois,
Tombent les pleurs des tiens, au moment où tes doigts

S'approchent plus cruels que le fer et les armes,
Et leur dernier regard supplie avec des larmes.
O reine douloureuse, ainsi, de jour en jour,
Exterminant l'ouvrage où tu mis ton amour,
Poursuivant un dessein qui par ta main t'élude,
Tu vis dans le regret et dans la lassitude.

Mais ce qui, plus que tout, marque de désespoir
Ta lèvre, tes beaux yeux, ton front pur, est de voir
En ton propre destin l'image où la nature
Se montre dans sa haine à créer rien qui dure.
Elle fait, comme toi, son travail d'aujourd'hui,
O Pénélope, avec les laines de celui
Qui faisait vivre hier des figures humaines ;
Et celui de demain sera des mêmes laines
Dont vivent aujourd'hui tant de corps innocents
Sur lesquels sont déjà ses lourds doigts menaçants.

L'OISELEUR.

Sous l'aurore, j'ai vu revenir l'oiseleur,
Il portait ses filets jetés sur une épaule,
Et, sur l'autre, aux deux bouts flexibles d'une gaule,
Le butin de son noir et malfaisant labeur ;

Il sortait de la nuit et passait dans les brumes
Qui, n'ouvrant aux regards qu'un espace amoindri,
A son retour furtif servaient encor d'abri ;
Ses filets étaient pleins de sang frais et de plumes.

En tas morts où leur poids les mêle en les froissant,
Les oiselets pendaient, attachés par les pattes,
Et de leurs becs tombaient des gouttes écarlates
Qui faisaient marcher l'homme en un sentier de sang.

Hier, tous ces clairs gosiers gazouillaient dans la joie,
Ces ailes palpitaient en volant vers les nids,
Dans les bois saccagés les concerts sont finis,
Doux oiselets pendus à la perche qui ploie.

Et l'homme s'éloigna dans la brume, à grands pas,
Et bientôt s'effaça son image dissoute ;
Mais il restait de lui ces taches sur la route,
Et j'avais vu passer un aspect du Trépas.

EXILIUM MATRIS.

L'Ami.

Le bois de citronniers brille de ses fruits d'or ;
Sous les feuillages noirs la lourde chaleur dort
Que l'odeur des citrons attiédis fait troublante.
Entre les troncs tordus, vois fuir la molle pente
Qui descend vers la baie et son disque d'azur.
Tout, pour être aperçu de ce refuge obscur,
Paraît plus éclatant de plus riche lumière ;
L'ardent flot du soleil rétrécit et resserre
Les ombres jusqu'au pied du bois qui les répand.
Les lézards saccadés, la couleuvre en rampant,
Viennent sur la racine ou le rocher qui brûle.
Dans le bois se rapproche et, par instants, recule
Le mou roucoulement langoureux d'un ramier ;
Et, tout autour du bois, le long bruit coutumier

Des cigales dans les rayons vibrants crépite.
Seul, un Faune de bronze et qu'une abeille excite,
Sur son outre dansant et le pied haut jeté,
De son thyrse pampreux ose braver l'été.
Seul témoin du décor de l'ancienne avenue,
Oublié dans ce lieu sauvage, il continue
Pour son propre plaisir sa danse sans repos.
Un chèvrefeuille aux fleurs d'or brun, des haricots
Ecarlates, pareils aux bonds d'un feu qui flambe,
S'unissent vainement pour entraver sa jambe ;
Il les secoue, il saute, il rit, il est heureux.

Laisse ce doux et clair spectacle emplir tes yeux !
Oublie, en ce beau lieu qui calme et qui rassure,
Les plaines aux étangs tachetés de rouillure,
L'inquiète forêt aux arbres dépouillés
Où le brouillard glacé pleure aux rameaux mouillés.
Donne moi tes deux mains ; pose les sur mes lèvres !
Laisse, en cette splendeur, mourir les pâles fièvres
Que la mélancolie a mises dans ton cœur ;
Reçois l'apaisement à défaut du bonheur.
Ce vieux tronc et ce roc creusé te font un siège
Que l'ombre d'un rameau lourd de ses fruits protège,

N'y veux-tu pas dormir, afin que ton sommeil
Accepte sans regret le bienfait du soleil
Dont ta peine alarmée et d'elle même éprise,
En son farouche éveil, écarte la surprise.
Permets que je te garde, ainsi qu'un compagnon,
De peur que la vipère ou le noir scorpion
N'approchent de ta main qui repose sur l'herbe.
De tes cheveux noués laisse couler la gerbe,
Pour que ni le frelon, ni la guêpe au long dard,
Dans leurs cercles frôlants d'attaque et de départ,
N'alarment tes yeux clos d'un frisson de défense.
Repose confiante en ma proche présence,
Que ton corps glisse au rêve, et du rêve à l'oubli,
Qu'un peu de paix enfin touche ton front pâli!
Que la grâce d'un pur et doux repos descende
Jusqu'à ton cœur toujours douloureux, et suspende,
Un instant, l'infini brisement de chagrin
Qui, pareil aux longs flots dont un récif est ceint,
Vient battre contre toi, jour et nuit!

La Mère.

Je suis lasse,
Il est vrai. Tout cet or qui tombe dans l'espace

M'accable ; ce soleil trop éclatant meurtrit,
A travers mes regards, et blesse mon esprit.
Je voudrais ne sentir près de moi que de l'ombre,
Sans bruit, sans voix, sans vie, où ma détresse sombre
Se sente solitaire ; elle est sœur de la nuit,
Elle hait ce qui chante, étincelle ou séduit,
Ou plutôt elle en est endolorie, et souffre ;
Et la clarté du jour lui fait peur comme un gouffre.
Puisque tu le veux bien, je vais fermer mes yeux,
J'ai besoin d'échapper à l'éclat de ces cieux,
Et de me retrouver dans ma nuit.

(Elle s'endort.)

L'Ami.

Quelle trace
Le noir toucher du deuil a mise sur sa face !
Ses yeux sont fatigués et creux d'avoir pleuré ;
Le pli de son ancien sourire déchiré
Est caché sous des plis d'angoisse et d'amertume,
Et ses mains où persiste encore la coutume

De longs mois de soutien, de caresse et de soins,
Cherchent incessamment, du bout de leurs doigts joints,
Le cher corps soulagé d'être touché par elles ;
A leur sublime office elles restent fidèles,
Et leur long dévoûment les fait encor frémir.
Son chagrin ombrageux ne veut pas consentir
A rien qui l'affaiblisse, à rien qui le distraie ;
Il ne veut écouter que l'appel de l'orfraie
Sinistre au fond du soir ! Que, du moins, le soleil,
Cet air vivant et pur, surprenant son sommeil,
Enveloppent son corps de force salutaire ;
Que l'immense bonté d'azur et de lumière,
Qui fait contents et sains l'oiseau, l'arbre et la fleur,
Caresse un peu sa chair, dore un peu sa pâleur,
Anime un peu son sang, cependant qu'elle ignore
Que son front endormi comme un fruit se colore.
Vous, salubres parfums, arômes purs et forts
Qui naissez de ces vieux arbres aux rameaux tors,
Des taillis, des milliers de buissons dans la plaine,
Du proche flot marin, entrez dans son haleine,
Atteignez, dans son sein, son sang qui vient vers vous,
Et dans son être entier de souffrir si jaloux
Versez votre vertu subtile et guérissante,
Doux parfums, espérance et ferveur de la plante !

Près du coteau sur lequel est le bois de citronniers se trouve une colline plus haute. A son sommet, parmi les roches et les broussailles, un chevrier garde son troupeau ; sur ses flancs est une vigne lumineuse de jeune feuillaison, dans laquelle un vigneron bêche la terre au pied des ceps ; au bas de la pente et dans une petite plaine qui va vers le rivage sont des prés en fleurs où un faucheur est en train de couper les foins. Le chevrier, le vigneron et le faucheur chantent, et leurs chansons se mêlent.

Le Chevrier.

Qu'il fait plaisant mener ses chèvres.
Par les coteaux sous l'aube clairs ;
Les souples bêtes aux yeux pers,
De les voir fuir, folles et mièvres,
Et s'accrocher,
Une branchette verte aux lèvres,
Contre un rocher !

Elles s'épandent dispersées,
Moitié broutant, moitié rêvant,
Toujours plus haut ou plus avant.

L'une par l'autre dépassées,
En brusques bonds ;
Tant qu'elles soient presque effacées
Dans les buissons.

Le Faucheur.

Chantez, cigale, mon amie !
Chante, grillon !
Comme le grain dans la trémie,
Votre chanson
Danse et frémit dans un rayon !

Le Chevrier.

Mais quand, au soir, ma corne grêle
Sonne trois fois pour le retour,
Vers moi leur troupe éparse accourt,
Sans que mon chien roux les harcèle ;
Et le troupeau,
Chevrier, chèvres, pêle-mêle,
Rentre au hameau !

LE FAUCHEUR.

Chantez, ma mie, ô l'alouette !
Chante, pinson !
Et vous, tarins et toi, fauvette,
Sur le sillon,
Sur la rocaille ou le buisson !

LE VIGNERON.

La vigne sous les grains s'incline
Du raisin noir ou blanc !
La belle fille qui piétine
Sur les grappes en sang,
Va nous montrer sa jambe fine.
Le dernier cep est grapillé !
Ohé !

LE FAUCHEUR.

Chantez, ma mie, abeille, abeille,
Chante, frelon !
Le bouton d'or vous prête oreille,
Et le chardon !
Chante, ma faux, dans la moisson !

Le Vigneron.

Dans la cuve elle est descendue,
Les deux mains sur le bord ;
Sa chevelure détordue
S'agite en serpents d'or ;
C'est la bacchante à demi-nue !
Le flot du vin a gazouillé !
Ohé !

Elle trépigne, saute et chante !
Un garçon vient riant
Et d'un brin d'osier la tourmente ;
Mais il fuit essuyant
Sa face pourpre et ruisselante !
Et le vin est enfutaillé !
Ohé !

L'Ami.

Ainsi chante la vie avec sa voix diverse !
Sa force insoucieuse et légère traverse

Les grands silences lourds des cœurs désespérés !
Dans l'air semé de bruits, qui les a dénombrés ?
La vie, en poursuivant son œuvre, les ignore ;
Elle croit seule emplir le vaste ciel sonore,
Mais ils sont au milieu de sa claire chanson
Qui s'éveille, s'envole et s'ébat, sans soupçon
Que c'est sur des douleurs que ses ailes palpitent.
Les cœurs navrés qui dans le silence s'abritent,
Qui se sont des rayons et des rumeurs exclus,
Pour habiter plus près de ceux qui ne sont plus,
Sont blessés par son cri d'espérance ou de joie ;
Le soupir d'un ramier dans l'azur qui flamboie,
Un rire heureux et frais qui ne fait que passer
Sont comme des défis qui viennent offenser
Leur méditation et leur mélancolie.

L'heure devient plus douce, elle réconcilie
Le paysage entier et ce jour triomphal
Qui tantôt l'accablait, comme un dompteur brutal
Désireux que tout rampe à ses pieds et languisse.
Il semble que le sol avec le ciel s'unisse !
Je la réveillerais pour voir ce pur moment,
Si ce n'était aussi réveiller son tourment.

Le soleil déclinant entre les troncs pénètre,
Et, frappant le dessous des rameaux, fait renaître
En or plus vif l'or mat des milliers de citrons;
On les voit s'allumer partout sous ses rayons
En prolongements d'or multipliés qui naissent
Tout au loin; autour d'eux, les feuillages paraissent
Ou plus noirs, ou lustrés et mouillés de clartés,
Ou bien éclaboussés de reflets éclatés;
Ils s'avivent aussi de verdure plus claire.
Le bois entier s'enchante et s'émeut de lumière,
Ouvrant de toutes parts son cœur approfondi.
Libre de la chaleur qui l'avait engourdi
Et qui le mélangeait à sa lourdeur torride,
Le parfum des citrons redevient plus acide
A mesure que l'air reprend plus de fraîcheur;
Et le soir se ranime à leur salubre odeur.
La palombe s'est tue, et le cri des cigales
S'interrompt et reprend en pauses inégales
Où faiblit le délire et l'ivresse du jour.
Un des deux caps éteint à moitié le contour
De la petite baie; elle reste éclairée
Jusqu'à son autre cap dont la masse dorée
S'affine en un profil plus précis et plus pur.
Le bleu doux de la mer, par endroits, devient dur,

Et, par d'autres, se perd en délicates teintes
De gris perle ou d'ardoise ou de vert, presque éteintes ;
Parfois, un plissement lisse, huileux, indolent,
Scintille en brusque éclat éblouissant et blanc.
La plage s'abandonne au soir qui la possède,
Et le cap encor clair rougit sous sa pinède.
Mais le Faune est toujours à brandir, dans son jeu,
Son thyrse dont la pomme élevée est en feu,
Tandis que tout son corps est pris du crépuscule,
Et qu'autour de son socle une ombre s'accumule,
D'où sa danse paraît l'enlever comme un vol,
Dans ses bonds suspendus sans soutien, loin du sol.

Que ce rayon est doux sur sa face pâlie !
Pourquoi l'obscur sommeil, dans lequel on oublie,
Ne peut-il pas encor prolonger son bienfait ?
Il va rendre au chagrin auquel il l'a soustrait
Ce pauvre cœur si prompt à retrouver sa peine !
La voilà qui s'éveille, et déjà son haleine
Reprend son tremblement anxieux de soupir !
Ses yeux auront des pleurs sitôt qu'ils vont s'ouvrir !

LA MÈRE.

Où suis-je ? Où sommes-nous ? Pourquoi m'as-tu laissée
Un si long temps dormir ?

L'AMI.

Tu semblais si lassée,
Je goûtais la douceur de te voir reposer,
De sentir ton chagrin, malgré toi, s'apaiser.
Bien plus, je souhaitais que plus longtemps encore
Le sommeil empêchât tes yeux de se déclore,
Et ton cœur de renaître à son dur désespoir !

LA MÈRE.

Le jour n'est plus le même. Est-ce déjà le soir ?

L'AMI.

Oui ! le jour est déjà vers son déclin, amie ;
Il est dans l'émouvante et limpide accalmie

Où la rude splendeur dont il étincela
Laisse sa véhémence, et se change en éclat
Harmonieusement pur, paisible et lucide.
Un lustre délicat, d'une grâce rapide,
Succédant aux rayons qui, dardés des hauts cieux,
Naguère accablaient tout d'un or impérieux,
Paraît, en éclairant les objets, s'en éprendre.
Ils sont comme implorés par sa caresse tendre,
Et, possédés tantôt par des prises de feu,
Se livrent maintenant à des douceurs d'adieu.
Vois! la clarté glissante et contre eux suspendue
Ne veut pas les quitter, et craint l'ombre attendue
Qui va pâlir sur eux son baiser défaillant!

La Mère.

Je n'ai devant mes yeux qu'une tombe d'enfant,
Et je n'ai rien vu d'autre au fond même du rêve!
Quel soleil est puissant assez pour qu'il soulève
Les voiles ténébreux que je tiens à pleins bras?
Ces fleurs qui, me dis-tu, foisonnent sous mes pas,

Ces parfumantes fleurs dont la montagne est pleine,
Crois-tu que je les voie ou sente leur haleine ?
Je vois seul le tourment qu'en mon sein je chéris ;
Il a peur, égaré dans ces chemins fleuris !
Je ne puis regarder cet astre sans colère,
Qui fait à ma tristesse un cachot de lumière.
Je songe à des pays moins heureux dont l'accueil
N'insulte pas le cœur qui leur porte son deuil ;
Où le matin craintif et transi dans la brume,
Sur de vastes sillons trempés de pluie, allume
Un soleil dont la face a des larmes aussi.
Cet air est trop serein. Je ne puis vivre ici.
Je suis une étrangère au milieu de sa fête,
Sa paix claire est cruelle à mon âme inquiète !

Mène-moi vers des lieux qui pleurent avec moi,
Vers la ville aux toits noirs, le long du fleuve froid,
Bordé de peupliers où s'accroche la nue ;
Vers les remparts au bord de la campagne nue
Où de lents voyageurs, dans leurs épais manteaux,
S'en vont sous un ciel bas parsemé de corbeaux ;
Vers l'enclos planté d'ifs, aux murs drapés de lierre !
Parmi les tertres d'herbe et les stèles de pierre,

C'est là que gît ma joie et ce reste d'espoir
Que garde un être humain quand il cesse d'avoir
Un dessein de bonheur pour sa propre durée !
Nos rosiers ont parfois une rose éplorée,
Même auprès d'un tombeau leur beauté peut s'ouvrir ;
Mais les rosiers d'ici ne savent que fleurir
Dans l'insensible éclat de leur gloire orgueilleuse,
Et leur rose est ingrate à la main douloureuse.
C'est un rosier sur qui le ciel pâle a pleuré,
Qui verdit maintenant sur le nom adoré
Que ma lèvre n'a plus le courage de dire,
Sans qu'un seul instant passe où je ne le soupire.
Je veux m'en retourner vers ce rosier tremblant,
Je veux voir s'entrouvrir son premier bouton blanc ;
Plus que les somptueux bouquets de cette rive
Je chérirai la fleur hésitante et chétive
Qui va frôler, là-bas, le doux nom, le cher nom
Sur qui j'aime à jeter mes bras morts et mon front!
Je veux me retrouver dans la petite chambre
Où je la ramenai par un jour de septembre !
Il tient plus de ma vie entre ces quatre murs
Que je n'en puis trouver dans les vastes azurs
De ce ciel, de ces flots et de cette montagne !

L'Ami.

O ma mélancolique amie, ô ma compagne,
Laisse un peu s'apaiser ton cœur! Voici la nuit:
Le silence est au loin descendu sur le bruit;
Tout bleuit — et voici les premières étoiles!
Tu vois comme elles sont timides dans leurs voiles,
Et que leur regard tendre est palpitant de pleurs!
Les arbres sont obscurs! Vois aussi les lueurs
Qu'épanche l'invisible approche de la lune;
Tu pourras y laisser errer ton infortune,
En ces tristes lueurs de cendres et d'argent,
Dont le glissement pâle entraîne, en s'allongeant,
Des choses qu'elle effleure un étirement d'ombre.
La pente vers la plage est lumineuse et sombre.
Comme ces lieux divins où Virgile a placé
Le cortège de ceux dont le cœur fut blessé
Et garde, loin du jour, sa fidèle blessure.
Consens que ton angoisse à présent se rassure!
Écoute, un rossignol chante au bord de la mer!
A sa voix tout un monde éploré s'est ouvert!
Et la lune apparaît! Dis-moi sur quel visage,
Sur quel visage humain, le plus cher, le plus sage,

Vis-tu jamais autant de divine pitié ?
Tu peux déclore ici ton chagrin reployé,
Il ne saurait s'ouvrir devant plus de tristesse.
O face pâle et vide à jamais de promesse!
Les soleils sont divers sous des cieux différents,
Plus bas, plus lents, plus clairs, plus lourds ou plus [ardents;
Elle ne change pas, elle est partout la même,
Et partout, met, toujours, sa compassion blême;
A tous les cœurs tournés vers elle, elle répond
Par l'indicible et tendre angoisse de son front,
La plus mélancolique image qu'ait le monde!
S'il faut que ton tourment se verse et se confonde
En un puissant chagrin où tu trouves du deuil,
Vois! ces cieux ont assez perdu leur vaste orgueil,
Amie, ils sont assez dépouillés de leurs charmes,
Tu peux tourner vers eux tes yeux tremblants de larmes,
Tu ne trouveras plus dans leurs pâles rayons
Que le royaume froid des résignations.

Veux-tu que maintenant nous allions vers la grève?
La mer à peine y luit dans un reflet de rêve;
Elle soulève à peine un incertain soupir,
Le long du sable éteint où son flot vient mourir;

A peine tremble-t-elle, au delà de la raie
Plus sombre qui, d'un cap à l'autre, clôt la baie.
Sous le ruissellement d'argent, si solennel,
Si noble, que répand Celle qui pleure au ciel.
Tu trouveras là-bas la rive élyséenne
Où toutes les douleurs peuvent, même la tienne,
S'abandonner, amie, et desserrer le nœud
Dont est meurtri le cœur pudique et qui ne veut
Rien montrer de lui-même au Jour d'où naît la Vie.

La Mère.

Si ta compassion, ami, m'était ravie,
Je ne sais où pourrait, hélas ! s'ouvrir mon cœur.
C'est pour toi, seulement pour toi, que ma douleur
Supporte d'écarter ses jalouses alarmes.
Quand je vois ton regard me fixer sous des larmes,
Mes sanglots désolés ne se sentent plus seuls ;
Et c'est comme, le soir, la senteur des tilleuls
Qui se fait plus suave à travers une pluie,
Et pénètre plus loin dans notre âme alanguie,
Parce que sa douceur descend parmi des pleurs.
Cette lune au front pur peut mettre ses pâleurs

Au-dessus de la voie où s'en va ma détresse.
Rien ne vient d'elle à moi, mais rien, du moins, ne blesse,
Sous sa lueur funèbre, un farouche chagrin.
Non! Il n'est de pitié que sur un front humain,
Et la pitié du tien atteint seule ma peine!
Pardonne si je jette en ton âme sereine
L'ombre de mes tourments! Ne m'abandonne pas!
J'ignore où mon esprit s'égare, où vont mes pas!
J'ignore si la vie ou la mort est un songe!
Et je ne sais pourquoi mon cœur vide prolonge
Ce battement affreux qui nourrit mes soupirs!
Je n'ai plus ni vouloir, ni desseins, ni désirs!
Ne m'abandonne pas! Quand ta face s'éloigne,
Fuit la seule pitié qu'un monde me témoigne,
La seule, même alors qu'il saurait s'émouvoir,
La seule que mon cœur consente à recevoir.

L'Ami.

Ah! donne-moi tes mains. Sens-tu les gouttes tièdes
Qui les viennent mouiller? Sens-tu que tu possèdes
Tout ce qu'un être humain peut contenir en soi
De culte, de respect, de tendre et pur émoi

Et de sûr dévoûment? C'est ma chétive offrande
A ton âme qu'un grand malheur forme si grande
Que ma compassion ne peut pas l'embrasser.
Et cette offrande où rien ne saurait t'offenser,
Amie, accepte la de ce cœur qui révère,
Au seuil de ton destin désormais solitaire,
Un chagrin qu'il sait trop qu'il ne peut consoler!
Viens! la route où la nuit commence à s'assembler
Est longue de la ville à l'endroit où nous sommes!
Retournons vers les lieux où souffrent d'autres hommes!

L'ASTRE EN PLEURS.

Le jour vient de cesser lentement, et c'est l'heure
Où la mélancolie habite les regards ;
La lune est seule au ciel, pâle face qui pleure
Dans l'échevèlement des nuages épars.

Les longs marais, sur qui frissonnent les alarmes
De peuples de roseaux courbés et assombris,
Ont l'air d'avoir été remplis avec ses larmes ;
Mais l'air silencieux ne reçoit pas ses cris.

De mois en mois, de siècle en siècle, elle a su taire
L'indicible douleur qu'aucun temps n'interrompt;
Nul n'apprit, nul encor ne connaît le mystère
Qui glace son regard et qui blémit son front.

Les mortels, inquiets de la voir toujours triste
Au-dessus des émois de leurs passages courts,
Ont feint, pour l'approcher, des fables où persiste
Le modèle chétif de leurs tourments d'amours.

Ils ont imaginé que la reine immortelle
Dont la présence illustre est le centre des cieux,
Aime quelque berger dormant sur l'asphodèle,
Au pied d'un chêne vert, la main sur ses épieux.

Ils ont dit qu'elle va, se trahissant soi-même,
De ses rayons furtifs caresser ce dormeur ;
Et quelques-uns ont fait de ce conte un poëme
Qui pour les cœurs humains n'est pas sans sa douceur.

Mais ce futile effort pour emplir de notre âme
Cette image divine et trop grande pour nous
Lève à peine au-dessus de nos fronts notre flamme
Vers ce sublime esprit dont nous sommes jaloux.

Ce qui la fait pleurer n'est pas à la mesure
De ce qui fait pleurer nos yeux bientôt fermés ;
Et quels chagrins d'amour n'efface pas l'usure
Dont le Temps amortit nos cœurs enfin calmés ?

Il n'est qu'un désespoir de qui la face humaine
Conserve jusqu'au bout l'indestructible aspect,
Et qu'elle garde encor quand lentement l'emmène
Le cortège pensif et muet de respect,

C'est celui dont s'altère une face de mère,
Qui la pétrit d'un doigt si profond et si dur
Qu'il recouvre et conquiert la marque héréditaire
Par qui les longs passés sont transmis au futur.

S'il est quelque rapport entre nous et la force
D'où nous sommes sortis, où nous allons rentrer,
Dont les êtres derniers sont la récente écorce,
La surface où son rythme achève de vibrer,

Si nous sommes créés de ce qui la fait vivre,
Si c'est elle qui germe en nous et qui conçoit,
Si le vin dont l'instant que nous durons est ivre
Est son vin immortel dans un calice étroit,

Si tous les sentiments que nous nommons nos âmes
Nous viennent d'elle, autant que la forme et les corps,
Si sa vaste énergie est un peu dans nos trames,
Et ses profonds desseins un peu dans nos efforts,

Si ce que nous souffrons de son émoi s'engendre,
Si ce que nous voulons n'est autre que sa loi,
Si notre esprit borné qui cherche à la comprendre
N'élabore jamais que ce qu'il en reçoit,

Peut-être n'est-ce pas démence ni folie
De penser, à travers nos verbes défaillants,
Que ce qui bat en nous répond et s'affilie
A quelque chose aussi qui tressaille en ses flancs.

Alors, je sais à quoi cette face est fidèle :
Elle pleure à jamais, en son silence amer,
La vie heureuse et douce autrefois née en elle
Dont elle traîne encor le regret dans l'éther.

LA FLORAISON DU GEL.

Le gel met sur la vitre où tout cesse de vivre
Des floraisons d'argent, des frondes de cristal,
Et la fenêtre a l'air d'un taillis matinal,
Avant que le soleil en ait fondu le givre.

Les champs et les hameaux qui se voyaient au loin,
Le cortège anxieux et divers des nuages
Ont disparu, cachés de blancs et fins branchages
Dont le travail subtil s'emmêle et se rejoint.

Bien qu'il soit moins épais que la vitre qu'il couvre.
Ses traits superposés lui font des profondeurs
Qu'ont les dessous de bois où ramures et fleurs
S'opposent aux chemins que le regard s'entr'ouvre.

Cette flore fragile éclose en une nuit,
Qui, dans sa grâce morte et lucide, étincelle,
A toute la souplesse et la beauté de celle
Que le Printemps de sève et de rayons construit.

Ce sont des iris blancs, dont la tige se penche
Comme, dans nos jardins, celle des iris bleus,
Des feuillages aigus de chardons lumineux,
Des bouquets de fenouil, des touffes de pervenche,

Des euphorbes d'argent transparent et nacré
Qu'un jet de clématite ou de bryone enlace,
Des pivoines de neige et dont le cœur de glace
D'un radieux pollen de givre est saupoudré.

Sur des foisonnements de mousses, de fougères,
Celles dont le contour est le plus délicat,
Des gramens aux légers épillets de mica
Entrecroisent partout leurs tigelles légères.

Si, dans ces frondaisons, reste un espace ouvert,
C'est un grésil brillant parsemé de paillettes,
Abeilles de cristal dont les ailes muettes
D'un vol diamanté frôlent les fleurs d'hiver.

Quelle force inconnue, obscure, initiale,
Qui précède la vie et la contient déjà,
Quel dessin précurseur que le Temps dégagea
Pour le garnir de sève et de pulpe vitale,

Fit prendre à ces cristaux la forme et le contour,
L'ordre, le mouvement, la diverse figure
De plantes qu'après eux produisit la nature ?
Quelles éternités l'aspect des fleurs parcourt !

L'empreinte qui survit au cœur noir de la houille
Ne manifeste pas en leur état premier
La fronde de fougère ou le brin de palmier,
Quand l'anxieuse main du savant les dépouille,

En image plus nette, en calque plus pareil,
Que le travail du gel ne révèle à l'avance
La fleur qui doit plus tard prendre au sol sa substance,
Et recevoir sa teinte ou ses ors du soleil.

Et, sans doute, en ce globe éteint où rien ne germe,
Les froids savent garder, dans leur secret profond,
La forme des rameaux qui le reverdiront
Quand ses stérilités auront atteint leur terme.

ANGOR MATRIS.

I

O faux consolateurs, sophistes de pitié,
Croyez-vous donc guérir, calmer un cœur broyé,
En parlant de la vie immense où la Nature,
Reprenant dans son sein et sa matrice obscure
Les êtres bien-aimés arrachés à nos bras,
Crée avec eux les lis et nourrit les lilas ?
La neige des vergers me serait ténébreuse,
Sinistres les jasmins, la verveine odieuse,
Et le suave œillet cesserait d'embaumer,
Si je devais penser qu'il faille à les former
Un peu de l'être cher qui sous l'herbe repose !
Quelle odeur haïssable aurait alors la rose !

Non ! L'être que j'ai fait de mon sang, de ma chair,
L'être en qui j'ai versé, dès que son cœur ouvert
A pu les recevoir, mon âme et ma pensée,
Était une âme aussi, patiemment tissée
De mon plus pur amour, de mon plus pur tourment !
Il n'est pas, dans sa vie, une heure, un court moment
Que je n'aie embrassés du meilleur de moi-même,
Soutenus, raffermis, et nourris de la crème
Et de la charité du devoir maternel.
Car si le jour arrive où l'on enduit de sel
Le sein où notre enfant devra cesser de boire,
Pour lui, notre poitrine — et c'est là notre gloire ! —
Garde tout son bienfait, ses dons et sa douceur,
Et nous le nourrissons encor de notre cœur.
Notre sein perd la joie et l'émoi de sa lèvre,
Mais rien, hormis la mort, hélas ! rien ne le sevre
Du lait de la tendresse et des mots de bonté.
Elle reçut ainsi, de ma maternité,
Ce que j'avais reçu moi-même de ma mère,
Et tout le miel de bien, de beau qu'on peut soustraire
Aux dures mains des Jours souvent pleines de mal !
J'avais créé son cœur doux, charmant et floral,
Et, plus tard, s'unissant à mon œuvre elle-même,
Elle avait pour bonheur et pour orgueil suprême

De faire aussi sa part dans ce travail sacré.
Je voyais rayonner son regard azuré
Quand elle m'apportait, mesurés à son âge,
Quelques actes gentils, de pitié, de courage,
Comme disant : « Tu vois ce que j'ai fait, tu vois,
Pour être un peu l'enfant que tu veux que je sois ! »
Et quand je la louais, elle aimait ma louange
Tendrement, comme si, par un chemin étrange,
Son mérite enfantin de moi lui fût venu ;
Et je sentais grandir son esprit ingénu.
C'est ma création, mon âme, ma conquête
Mon enfant que je veux, telle que je l'ai faite,
Telle qu'elle s'est faite elle-même pour moi !
Rien autre ne suffit ! Si mon espoir ne croit
Que je puis la revoir, entre toutes unique,
Et retrouvée entière après l'épreuve inique,
Elle avec son sourire, elle avec son regard,
Le geste de sa main, elle avec son doux art
De venir reposer son front sur ma poitrine,
Et de me confier, ou rêveuse ou câline,
Ses émois innocents et ses jeunes soucis
De baisers désirés aussitôt adoucis,
Alors, cessez, cessez vos vains discours, sophistes,
Laissez mon désespoir à ses silences tristes !

II

Plus je vais dans mon deuil, plus je ressens d'effroi ;
Nos yeux ne peuvent pas voir à travers la loi
Qui nous cache les morts d'un formidable voile
Suspendu par delà la plus lointaine étoile ;
Il flotte autour du monde, il contient l'univers,
Nul de ce côté-ci n'en conçoit le revers.
Mais nos cœurs, impuissants à consentir au vide,
Ont toujours envoyé vers sa ligne livide
Les grands oiseaux du rêve aux ailes de douleur ;
Ils reviennent parfois, rapportant une fleur
Indiciblement pâle, irréelle, impalpable,
Dont la frêle beauté demeure inexplicable
A nos yeux familiers avec les fleurs du jour.
Quelques-uns des humains nourrissent leur amour
De l'incolore aspect de cette fleur de brume,
Et son parfum tombal calme leur amertume.
Ces hommes, quelquefois, peuvent sourire encor
D'un sourire douteux où les lèvres du mort
Paraissent prendre part pour l'arrêter d'éclore.
Mais, malgré ce sourire, ils n'aiment plus l'aurore !

Ils vieillissent ainsi, tristement consolés
D'un réconfort si froid qu'il les tient isolés
En un mystérieux et vague simulacre
De vie, et désormais les voue et les consacre
A je ne sais quel culte où l'on se parle bas.
L'angoisse a, dans leur sein, apaisé ses débats,
Mais ils ont acheté leur paix mélancolique
Au prix de leur douleur, et chacun d'eux abdique
Aux mains de ce repos qui soulage leur deuil
Ce que l'amour atteint peut seul garder, l'orgueil
De savoir qu'il survit pour chérir sa tristesse.

Mais les autres, mais ceux, ceux qui, dans leur détresse,
Ressentent le néant aux paumes de leurs mains,
Pour lesquels il n'est pas aux Peut-être lointains,
Mais commence aussitôt, entre leurs deux bras vides,
Ceux dont les cœurs navrés et pourtant intrépides
Ne veulent pas voiler leur deuil d'un vain espoir,
Ceux qui savent qu'ils ont tout mis dans ce trou noir,
Et qu'il ne reste rien qu'un nom sur une pierre,
La malédiction écrase la prière
Sur leur lèvre, leurs yeux sont à jamais brûlés
Du sel de la colère, et les cieux étoilés,

Le soleil, les saisons aux diverses corbeilles,
Les visages humains les plus beaux, les merveilles
Séculaires des arts, tout s'écroule effondré
Dans cette fosse étroite où leur vie a sombré !
Le vaste monde autour de leur cœur solitaire
Ne garde même plus la chance d'un mystère ;
Ils savent ce qu'il est : abîme, gouffre et nuit,
Qui ne rend jamais rien de ce qu'il prend en lui !
Le blasphème et l'insulte habitent sur leur bouche,
Comme ces condamnés dont la tête farouche
Jette d'affreux défis avant que de tomber.
Sur le tertre qu'un mois suffit pour enherber
Et parer de nouveau d'un mensonge de vie,
Où l'attrait des doux corps adorés les convie,
Des doux corps pour toujours perdus, ils vont s'asseoir,
Et, dans les ténébreux effacements du soir,
Méditent d'usurper ce néant qu'ils abhorrent !
Mais, du moins, les douteux espoirs qui décolorent
Le chagrin des premiers ne touchent pas le leur ;
Il préserve son âpre et puissante rigueur,
Et l'immense refus d'un monde sans clémence,
En dévastant leur être, élargit leur souffrance,
Jusqu'à la faire égale à tout ce qu'elle perd.
Rien ne demeure plus dans l'Infini désert,

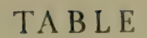
Qu'un être humain qui sent battre en son agonie
L'éternel abandon et la mort infinie !
Et vous avez, chers morts, qui ne le savez pas,
Chers morts qui nous avez peut-être crus ingrats,
La plus majestueuse et la plus haute offrande
Où le suprême vœu des moribonds prétende,
Quand ils cherchent à voir quels regrets les suivront !
Ah ! Que ne pouvez-vous sentir sur votre front,
Dans le dernier baiser qu'il peut sentir encore,
En quel deuil des éthers notre deuil peut éclore !

III

Et pourtant quel mortel, lorsque le noir Trépas
Lui ravit l'être cher vers des lieux où ses pas,
Par la vie entravés, ne pourront le poursuivre —
Quel mortel — et chacun à quelqu'un doit survivre —
A ce choix effrayant ne se sent pas poussé ?
Ah ! Mon cœur affolé comme un oiseau blessé
Va, d'un vol indécis, de l'une à l'autre rive :
Celle où se tient debout l'Espérance, attentive
Au spectacle incertain de fantômes glissant
Dans des myrtes muets, sous un faible croissant,

Lune de notre lune et presque évaporée
D'où coule tristement une lueur cendrée ;
Et la rive où s'assied le Désespoir amer
A qui ses traits durcis font un masque de fer
Corrodé par des pleurs brûlants et métalliques.
Il tient obstinément sous ses regards tragiques
Un cœur ensanglanté qui lui rougit la main,
Et chacun de ses pleurs, en y tombant, s'y teint
De la rougeur du sang et se mêle à sa chute.
Autour de lui, l'écho de rocs noirs répercute
Ce que sa bouche dit de blasphèmes haineux,
Et, les continuant, les multiplie entre eux,
Si bien que les rochers paraissent se maudire,
Et que l'air menaçant frémit et se déchire
D'abominables mots qu'on croirait naître en lui !
Mon cœur, quand il approche un des deux bords, s'enfuit
Jusqu'à ce qu'il soit près de la rive opposée
Qui le chasse à son tour ; et son aile épuisée
Bat lamentablement entre ces deux effrois,
Loin de ceux que l'Espoir, qui leur fait des yeux froids,
Appauvrit de douleur pour animer des ombres,
Loin de ceux, loin de ceux dont les tristesses sombres
Vivent du sacrifice et du néant des morts !
O pauvre oiseau blessé, las de tes vains essors,

Où te poseras-tu, ma pauvre âme éperdue ?
Tu ne peux dans les airs demeurer suspendue,
Déjà ton vol plus lourd alentit son effort ;
Il te faudra tomber sur l'un ou l'autre bord !
Hélas ! Pourquoi l'Archer à la flèche cruelle
N'a-t-il pas fait aussi ma blessure mortelle ?



TABLE

TABLE

I.

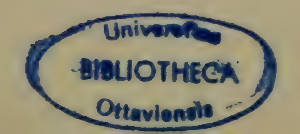
LE LIVRE DES SAGESSES.

II.

LE LIVRE DE CLIO.

III.

LUCTUS MATRIS.


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Achevé d'imprimer

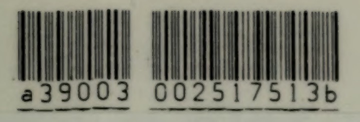
LE 15 OCTOBRE MCMIX.

par

L. DANEL

à

LILLE.


a39003 002517513b